

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher ou d'entendre parler de ce petit prêtre noir se rappelleront ses manières simples et charitables, sa générosité et le don qu'il fit de sa personne pour la cause qu'il avait désiré servir<sup>28</sup>. »

La deuxième promotion des prêtres du vicariat de Brazzaville fut ordonnée le dimanche 9 juin 1946, jour de la Pentecôte. Ce jour-là, les 5 jeunes hommes promus furent tous des baptisés du vicariat apostolique de Brazzaville : Fulbert Youlou, Théophile Mbemba, Louis Loubassou, Raphaël Danguï et Benoît Gassongo.

Leur parcours de formation révèle les difficultés du petit séminaire de Brazzaville, encore au stade embryonnaire. Deux furent dirigés à Akono, au Cameroun. En 1944, la crise du personnel à Libreville empêchait toujours le bon fonctionnement du séminaire. Brazzaville dirigea ses grands séminaristes sur le Cameroun pour le temps des hostilités.

En fait, Mgr Biéchy se méfiait de Mgr Tardy, vicaire apostolique du Gabon, aux tendances vichystes. Temps de première formation, la philosophie fut abordée en des temps et des lieux divers. Mais tous se retrouvèrent à Libreville pour la théologie, les Spiritains craignant de voir le Cameroun échapper à la France, à la fin de la guerre. Ils avaient déjà fait trois ans à Libreville lorsqu'une période de probation les ramena à Brazzaville. Pendant qu'ils enseignaient ici ou là dans différentes écoles, l'évêque décida de leur faire achever leur dernière année de théologie et de les admettre sans plus tarder aux ordres sacrés.

La colonie du Moyen-Congo connaît alors des progrès ; des écoles supérieures, des collèges s'ouvrent, notamment sous le gouverneur général de l'AEF, Édouard Renard. Le petit séminaire de Mayumba (Gabon) a fortement régressé, celui de Brazzaville n'a jamais progressé. À partir de 1937, pour ces embryons de petits séminaires – avec un nombre limité de professeurs qui devaient faire face à la diversité des programmes d'études, gérer les admissions, le temps des vacances, faire passer les examens... –, il fallait à tout prix trouver des solutions. Cela devint une préoccupation majeure de l'ensemble des évêques de l'AEF.

---

28. *Idem*, p. 6.

## -III-

### Le petit séminaire de Mbamou sous le père Morizur (1946-1953)

À Mbamou, à partir de 1946, le père Morizur a opéré dans la formation du clergé de l'AEF, des bouleversements très profonds dans tous les domaines – des programmes d'études à la discipline –, s'apparentant à une véritable révolution. Des conditions objectives ont favorisé ces bouleversements. Jusqu'en 1940, le petit séminaire de Mbamou a vivoté avec un très faible effectif, étant moitié séminaire moitié école de catéchistes. À partir de 1940, les écoles primaires catholiques se développant, les vocations sacerdotales s'accrurent. Le postulant au séminaire le faisait de bonne foi. Si autrefois le séminaire tentait les élèves désireux surtout de parvenir à de hautes études, après 1940, il n'était plus tout à fait de même : des écoles supérieures, des collèges modernes, des écoles professionnelles, des écoles secondaires furent créés par le gouvernement pour les indigènes. Les capacités intellectuelles augmentant, l'éventail du choix devint large. Les vocations sacerdotales y gagnèrent.

Arrivé au Congo en novembre 1945, venant d'Auteuil en France où il s'occupait des jeunes comme aumônier, le père Morizur est aussitôt affecté à Mbamou. Mgr Batantou qui a été son élève de la 6<sup>e</sup> à la classe terminale, l'a présenté lors de la cérémonie de ses obsèques le 13 août 2003, comme « un jeune homme tout mince qui avait des yeux brillants et une voix très puissante. Quand il enseignait, on l'entendait dans toutes les classes. Pour la formation des prêtres, il était sévère ; parce que, disait-il, il voulait former des cadres <sup>29</sup> ».

Des témoignages concordants d'anciens séminaristes de Mbamou insistent sur cette sévérité. Dominique Mpassi, paroissien de « Jésus-Ressuscité », ancien élève du petit séminaire de Mbamou, fonctionnaire de police à la retraite, raconte :

« Je dirai que Père Morizur, à Mbamou, était sévère. J'insiste sur le terme sévère. Tellement sévère que nous autres, quand nous avons quitté le petit séminaire et sommes venu dans le « monde » nous n'avons souffert de rien. Rentré dans la police, dans l'armée pour mon cas, je n'y ai pas trouvé de discipline, vraiment de fer, comme ils le disent <sup>30</sup>. »

29. Mgr Barthélémy BATANTOU, Hommage au Père Morizur, *Le Ressuscité*, 31 août 2003.

30. Témoignage de Dominique Mpassi, ancien élève du petit séminaire de Mbamou, publié dans *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003 à Brazzaville.

Le père René Tabard, spiritain ayant un moment vécu avec lui, croit que le Père Morizur avait « opté résolument pour l'Église locale, trouvant, à l'époque, que les missionnaires ne faisaient pas assez confiance aux Congolais. C'est pourquoi, il fut un temps marginal par rapport aux Spiritains<sup>31</sup> ». Lors des obsèques du Père Morizur le mercredi 13 août 2003, Mgr Anatole Milandou, archevêque de Brazzaville, a rendu un vibrant hommage au défunt en déclarant :

« Quand il est arrivé au Congo, il a été envoyé comme directeur au Petit séminaire Saint-Paul de Mbamou où il a formé des prêtres et de nombreux cadres de l'Afrique centrale, parce que le séminaire accueillait en ce temps-là les candidats venus du Congo, de Centrafrique, du Gabon et du Tchad. Je cite en passant, le Cardinal Émile Biayenda, Mgr Joachim Ndayen, Mgr Barthélémy Batantu, MM. Léthembet Ambily, Lazare Matsocota. Sa sévérité et sa rigueur dans l'éducation sont restées célèbres. Il se vantait toujours d'avoir préparé les premiers bacheliers de Mbamou. [...] Il fut un grand bâtisseur [*après les années de Mbamou*] [...] Le père Morizur a réalisé, par sa vie bien remplie, la devise de Mgr Carrie : "Travaillons, nous avons l'éternité pour nous reposer" [...] »<sup>32</sup>.

### *Le recrutement des élèves à partir de 1946*

Les directives ecclésiales sont claires : il faut accroître le recrutement de vigoureux et vaillants ouvriers pour « la vigne du Seigneur ». Après la seconde guerre mondiale, les candidats au sacerdoce étaient de plus en plus nombreux. Objectivement, rien apparemment ne le justifiait mais, le père Morizur et beaucoup d'autres de ses confrères l'attribuaient à l'offrande que fit de sa vie, le premier prêtre indigène du vicariat de Brazzaville, l'abbé Eugène Nkakou dont les dernières paroles furent en 1942 : « J'offre ma vie pour que Dieu suscite de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses<sup>33</sup>. » Les élèves du petit séminaire ne sont pas triés comme le sont les élèves d'une école supérieure. Les conditions d'admission au séminaire ont évolué de l'examen

31. Témoignage du père René Tabard, spiritain, Paris (France), paru dans *La Semaine africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

32. Monseigneur Anatole MILANDOU, *La Semaine Africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

33. Arch. CSSp, 522-A : Lettre du père Morizur à un R. P. bienfaiteur, reprenant la brochure du père AUZANNEAU, *op. cit.*, p. 20.

du simple dossier au concours assorti de multiples conditions. Ainsi en 1942, le Conseil du séminaire décidait que :

« Les demandes d'admission des futurs élèves seront adressées par les directeurs d'œuvres à son Excellence dans le courant du mois de janvier ; le Conseil d'admission devant se réunir avant la date du 15 février. Ces demandes devront être accompagnées d'un dossier suffisant comportant l'âge, la valeur morale et intellectuelle des postulants, leur caractère, un extrait de leur fiche de catholicité, des renseignements sur leur famille, leur état de santé, ainsi que l'avis des Pères qui les ont spécialement connus <sup>34</sup> ».

Les consignes sont données pour que ces avis ne soient ni trop larges, ni trop sévères, et on précise aux pères qu'on demande au futur séminariste non pas la perfection, mais des « garanties normales et suffisantes <sup>35</sup> ».

En 1948, le père Morizur modifiait ce dispositif et faisait quelques suggestions pour l'admission des futurs séminaristes. Des fiches à remplir par les postulants, élèves de CM2, furent envoyées dans les Missions avec obligation de les retourner au séminaire avant le mois de juillet, la rentrée se déroulant en Septembre. Au lieu d'une simple demande d'admission au petit séminaire, tous les postulants répondaient à un questionnaire dont certaines questions étaient de véritables pièges pour des enfants aux vocations douteuses. Exemples : Que penses-tu faire après le certificat d'études ? Aurais-tu le désir d'être prêtre ? Depuis quand y penses-tu ? Si tu veux être prêtre, pour quelle raison choisis-tu ce chemin ?

Il était demandé aux Pères qui connaissaient ces élèves de marquer leur appréciation personnelle sur le questionnaire ; il leur était demandé d'éliminer les sujets vraiment douteux. L'admission au séminaire était refusée à tout sujet n'ayant pas obtenu le Certificat d'études « à moins d'une malchance exceptionnelle pour un sujet vraiment doué <sup>36</sup> ».

En 1952, pendant la journée d'étude du petit séminaire de Mbamou, on revit les conditions de recrutement au petit séminaire. En plus des renseignements demandés dans les questionnaires précédents, on se montrait plus exigeant sur les points suivants :

34. Arch. CSSp, 522-A : Décision du Conseil du séminaire du 25 juin 1942.

35. *Ibidem*.

36. Arch. CSSp, 522-A : Père Morizur, « Quelques suggestions pour l'admission des futurs séminaristes », 28 mars 1948.

*Les aptitudes* : que les enfants se soient montrés aptes à faire des études. Pas de pitié pour les cancrés. Qu'ils aient fait montre d'un caractère assez généreux, prêts à se dévouer.

*L'âge* : les enfants qui terminaient le CM2 trop âgés ne devraient pas être acceptés. La question d'âge s'est souvent posée pour l'entrée au séminaire, les responsables hésitant souvent à fixer un âge minimum. Des enfants trop jeunes étaient souvent incapables de dire ce qui les poussait à partir au séminaire. À l'époque, des enfants trop jeunes étaient une rare exception. Ils étaient facilement âgés de 14 et 15 ans. La résolution avait été prise d'exiger un minimum de 12 ans dès qu'il y aurait la possibilité de connaître l'âge réel des candidats. Des élèves trop âgés souffraient « d'un durcissement de la matière cérébrale », ils plafonnaient et se décourageaient.

*Le désir* : la sincérité du désir des candidats devrait être testée. En effet, certains postulants attendaient de voir les résultats de d'autres écoles primaires supérieures. S'ils étaient refusés, ils demandaient à aller au séminaire.

*La santé* : il fut exigé des candidats au séminaire une visite médicale sérieuse. Le séminaire ne devrait pas être un hôpital.

*La moralité et la piété* : le prêtre parrainant un postulant au séminaire devrait l'étudier pendant un an au minimum en suivant attentivement : l'orgueil, la conduite, l'esprit de foi. Il fallait doucement éprouver le postulant sans le décourager. En outre, la valeur morale de la famille était étudiée, de même que ses sentiments intimes, car, aller contre elle, c'est aller à un échec. En regardant le contexte familial congolais, le fils unique ou l'aîné de la famille aurait peu de chance d'aboutir au sacerdoce. Nous disons bien peu de chance et non pas aucune. En effet, à l'exemple de l'abbé Eugène Nkakou, « aîné de sa famille dont le père était polygame invétéré<sup>37</sup> », bien des séminaristes avaient réussi à devenir prêtres. C'est une affaire de vocation. D'autres exemples montrent aussi que, en dépit de leur vocation, les séminaristes subissaient les influences extérieures : influence du milieu familialet et de tout l'environnement.

Devenir prêtre, c'est se vouer entièrement à Dieu, quitter sa famille naturelle pour intégrer la famille spirituelle de l'Église. Le jeune enfant qui aspire au sacerdoce est souvent sous les influences du milieu social dont il est issu. A-t-il oublié que membre à part entière de sa famille et de sa société, il a le devoir de les pérenniser par la procréation ? L'Église catholique s'y

---

37. Philippe BIKOUMOU, *op. cit.*, p. 19.

oppose. La culture africaine en général accepte mal une telle pratique. C'est ainsi que le séminariste spirituellement peu solide finit par abdiquer. Ouvertement, pareils cas ne sont pas évoqués par nos interlocuteurs par pudeur, mais notre expérience vécue auprès de certains anciens séminaristes nous permet d'affirmer que la perte de la vocation consécutive à cet aspect du problème n'a pas été impossible. Dans la société congolaise, avoir une progéniture, c'est garantir ses vieux jours. Envoyer ses enfants à l'école où ils apprennent un métier stable et rémunérateur, est un gage d'amour et de sécurité pour eux. Les parents, qui acceptaient de laisser partir leurs enfants au séminaire, ne saisissaient pas que devenir prêtre, c'était accepter de vivre pour le Christ et faire un travail désintéressé. Bref, les parents n'en comprenaient pas tous les contours. Certains élèves ne comprenaient pas, eux-mêmes, la finalité des études en ces lieux. Lors d'un entretien avec les séminaristes, le père Ollichet, directeur du petit séminaire de Makoua (dans le nord du Congo), voulut connaître la raison de la présence de chaque enfant au séminaire. Beaucoup d'entre eux répondirent comme Léon Kampa, ancien séminariste : « J'ai appris qu'il y avait une école secondaire catholique ouverte à Makoua, j'y suis venu <sup>38</sup>. » Leur séjour au séminaire les a instruits sur la vie sacerdotale et sur ces dures exigences. Par exemple : le prêtre est le serviteur de Dieu, il ne peut s'attendre à une rétribution quelconque. Que peuvent, dans ce cas, attendre les parents d'un enfant qui choisit un travail pour lequel il ne percevra pas de salaire ? Le jeune enfant qui, en dépit de ce poids moral, choisit de servir Dieu, ne paraîtra-t-il pas aux yeux de certains hommes comme une charge inutile pour la famille qui l'a généré et entretenu ? Le cas du fils unique ou de l'aîné de la famille est encore plus dramatique. Léon Kampa, déjà cité, en parle ainsi : « Fils aîné de ma famille, alors que mon père venait de mourir, je me trouvais en deuxième année au séminaire Libermann. Voyant que ma mère est restée sans soutien (*sic*), j'ai demandé à l'évêque de reconsidérer ma vocation <sup>39</sup>. »

Toutes ces exigences ont été résumées par les séminaristes au moyen du sigle : « les 3 "S" ». Ces « 3 "S" » que tout séminariste devait affronter pendant toute sa scolarité, sous peine d'élimination, s'énuméraient ainsi : S = Science ; S = Santé ; S = Sainteté <sup>40</sup>.

38. Témoignage de Léon Kampa in Georges ITOUA, *op. cit.*, p. 53.

39. *Ibidem*.

40. Rapporté oralement à l'auteur par Nganga Benoît, ancien séminariste, Brazzaville, juin 2000.

Pour la rentrée scolaire de 1952-1953, le Conseil vicarial imposa un concours après examen des dossiers, en ne retenant comme candidats que des garçons intelligents. L'examen devrait avoir lieu après Pâques et les élèves étaient prévenus des nouvelles conditions dès la rentrée scolaire 1951-1952. Le séminaire de Mayumba ayant fermé ses portes en 1952, tous les élèves furent envoyés au petit séminaire de Mbamou.

### *L'organisation des études*

Depuis la rentrée de 1946, le Père Morizur devenu directeur, avait imposé un programme qui était à peu près celui des collèges de France. Le niveau des études a été progressivement relevé. Calixte Massamba, paroissien de Jésus-Ressuscité au Plateau des Quinze ans à Brazzaville, relate lui aussi ce qu'il a vécu au petit séminaire de Mbamou sous le père Jean Morizur :

« J'ai connu le Père Morizur en 1947, au Petit séminaire. Au début de cette année, je suis entré au séminaire. Il était notre directeur. Un homme très sympathique. Mais quand nous y sommes arrivés, c'était très dur... quand le Père Morizur est arrivé à Mbamou, il était très jeune, vaillant et sportif. À son arrivée, il a complètement réformé le séminaire, notamment les études : en dehors du latin, il a introduit l'anglais, l'apprentissage du grec... il y a introduit beaucoup de manuels. Chacun avait son matériel. Car, avant lui, il y avait un livre pour deux ou trois élèves. C'est lui qui a rehaussé réellement le niveau de l'enseignement au séminaire. Il avait le sens de l'organisation et le savoir-faire. Au séminaire, il y avait une vieille chapelle, avec comme bancs des tronçons de cocotiers, le sol était en terre battue. Quand il est arrivé, on a commencé les grands travaux. Il avait découvert une carrière à la rivière Mboté, la population y travaillait. Nous y allions, tous les jeudis, pour extraire et transporter cette pierre avec laquelle on a construit le séminaire de Mbamou <sup>41</sup>. »

En 1946, les séminaristes de Mbamou disaient : « Les Pères veulent nous maintenir dans une infériorité intellectuelle <sup>42</sup>. » En 1948, certains se plaignaient de la rigueur des éliminations en disant : « Les Pères nous demandent trop de qualités intellectuelles, il n'y a plus que la science qui compte dans le

41. Témoignage de Calixte Massamba, ancien élève du petit séminaire de Mbamou, publié par *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003.

42. Arch. CSSp, 522-A-II : Propos rapportés par le père Morizur dans le rapport de fin d'année scolaire 1947-1948.

discernement des vocations <sup>43</sup>. » Un grand pas a été fait en avant. Peu à peu, on atteignait le niveau du baccalauréat. Mais cet essai se heurtait à deux difficultés : 1- le petit nombre de professeurs. Pour 6 classes, il y avait 5 enseignants. Ils ne pouvaient être spécialisés en toutes les matières ; 2- le grand nombre d'élèves incapables d'absorber le programme total.

Les élèves du petit séminaire n'étaient pas triés au concours comme l'étaient les élèves d'une école supérieure ou d'un cours secondaire. À Mbamou, il y avait quelques bons élèves, mais la majorité était dans la moyenne intellectuelle et au-dessous, ne cessait de répéter le père Directeur. Les professeurs avaient aussi remarqué que les élèves étaient très lents et certains semblaient submergés par l'ampleur du programme. Ils travaillaient au jour le jour et ne revenaient pas sur ce qui avait été précédemment étudié, d'où des insuffisances arrêtant les progrès, notamment en mathématiques. Dans le lot, la direction du séminaire espérait trouver quelques sujets capables de se présenter au BEPC et autant au baccalauréat, mais ce n'était qu'un petit nombre. Les candidats à présenter aux examens officiels étaient sélectionnés par le séminaire.

Dans ce relèvement du niveau des études, il apparaissait de nombreux obstacles, liés beaucoup plus à l'environnement qu'aux capacités réelles des élèves à suivre. Prenons l'exemple du théâtre classique. Le cadre de l'action et l'expression des sentiments ne sont pas adaptés à la vie congolaise : les élèves faisaient difficilement la transposition du milieu européen à leur propre milieu. Les professeurs constataient également que dans les dissertations, les séminaristes manquaient de logique dans l'enchaînement, alors que les phrases étaient correctes. Le problème d'adaptation des ouvrages au milieu congolais valait bien pour tous les élèves du pays. Quant à la pauvreté des idées, le manque de lecture d'autres ouvrages que ceux du séminaire y était pour beaucoup. Les séminaristes n'avaient pas le droit de lire d'autres livres que ceux de l'établissement. Il n'y avait donc pas à s'étonner de la pauvreté de l'argumentation. Le père Morizur n'était pas mécontent des résultats. « Les séminaristes écrivent presque aussi correctement que les collégiens de France, sauf certaines nuances qui leur échappent <sup>44</sup>. » Avec un pareil programme et des résultats aussi encourageants, on entrevoyait le baccalauréat à la fin du petit séminaire ou du moins durant les années de Philosophie. En dehors des disciplines littéraires très poussées, les séminaristes recevaient des « rudiments de sciences malgré le manque du petit matériel de laboratoire pour expériences <sup>45</sup> ».

---

43. *Idem.*

44. *Idem.*

Au même moment, les séminaristes préparaient leur diplôme de moniteur de l'enseignement. Deux cours de pédagogie par semaine, dont un théorique et l'autre pratique devant une classe d'enfants.

Devant les nombreux départs, on insistait sur un fait : les renvois massifs d'élèves revenant ensuite terminer leur CM2 dans leur mission auraient fait une mauvaise propagande pour les recrutements futurs. On envisagea de créer un pré séminaire hors de Mbamou. C'est ainsi qu'au regard des nombreux « déchets » venant des facteurs intellectuel et moral, le principe de la sixième préparatoire fut retenu. Cette œuvre fut créée à Kibouendé et confiée à un éducateur et psychologue averti. L'admission réelle au petit séminaire ne se fit qu'à la fin de cette année préparatoire. Les élèves qui, au bout d'un an, ne donnèrent pas de garanties sérieuses au triple point de vue intellectuel, moral et religieux, furent envoyés à l'école normale, à Chaminade ou au Postulat des frères ou alors ils rejoignirent simplement leurs familles. On évita aussi des éliminations trop nombreuses et trop précoces qui jetaient la panique parmi les élèves.

### *Le personnel enseignant*

Dans les efforts pour atteindre le niveau du baccalauréat, deux difficultés obstruent la route, nous l'avons dit : le petit nombre de professeurs, et le trop grand nombre d'élèves incapables d'absorber la totalité du programme. En 1948, 5 classes pour quatre enseignants qui ne pouvaient pas être spécialistes en toutes les matières. Alors que le petit séminaire de Mbamou était intervicarial, seul, le vicariat de Brazzaville supportait le recrutement des professeurs du petit séminaire. Les professeurs étaient surchargés par les programmes du baccalauréat qu'ils suivaient en entier (Latin, Grec, Anglais, Maths, Sciences, Histoire, Géographie, Français).

En 1948, le père Directeur décrivait ainsi le travail que faisaient les quatre pères du séminaire :

« Nous avons à notre charge : cinq classes avec 54 séminaristes ; des écoles primaires, comprenant 250 enfants ; des ateliers pour vivre nécessitant le contrôle de 50 ouvriers ; un dispensaire ; une mission d'un rayon de 15 km avec environ 1000 chrétiens ; un catéchuménat de 30 enfants résidant à la mission ; le contrôle de 7

---

45. *Idem.*

catéchistes dont il faut interroger chaque mois les 120 catéchumènes. Les conditions matérielles sont assez dures (17 km de la gare, 60 km de Brazzaville, sans moyen de transport) ; d'où la nécessité de vivre le plus possible sur place (plantations, troupeau de 70 bêtes, huilerie). Ce que les nécessités et les circonstances imposent à un seul Père ; direction du séminaire, direction de la mission (confessions ; palabres ; contrôle de 120 catéchumènes ; préparation de 70 chrétiens à la confirmation et à la réception du scapulaire ; contacts avec les chrétiens par de rapides tournées en brousse) ; économat, ravitaillement, cuisine ; dispensaire ; marche de la menuiserie, de l'huilerie, du troupeau, de la coupe de bois de chauffage, de la coupe des planches en forêt ; classes de première, classe d'histoire et de géographie dans toutes les classes (c'est-à-dire quatre livres différents)<sup>46</sup>. »

En 1951, le père Leduc, par exemple, avait vingt heures de cours de grec dans quatre classes demandant la correction, deux fois par semaine, de 51 copies. Il avait en plus la charge de la paroisse. Dans la fatigue causée par la surcharge de travail, avec des classes « aux nombreux éléments médiocres qui mettent à rude épreuve notre patience ; le personnel du séminaire est devenu nerveux et cette nervosité porte préjudice à notre travail comme à notre vie de communauté », écrivait le père Directeur, las d'être devant un éternel problème jamais résolu. En 1952, les effectifs sont passés à 12 enseignants.

### *La vie au séminaire : les bâtiments*

Les premières années du petit séminaire de Mbamou furent une véritable croix dans le domaine des bâtiments. Les effectifs des séminaristes augmentant toujours, les places manquaient. Mgr Biéchy avait acheté, au Djoué, des bâtiments pour le petit séminaire. Mais la décision d'implanter un grand séminaire intervicarial à Brazzaville dut obliger l'archevêque à lui céder ces bâtiments. En attendant la construction des bâtiments du grand séminaire, on ne voulut rien construire à Mbamou. Ainsi donc, le petit séminaire était « dans de misérables cases en torchis devenues trop petites pour tout le monde, et elles risquent de s'effondrer avec leurs chevrons pourris. Ce marasme matériel fait un peu mal au cœur, quand on aspire depuis plusieurs années à trouver le cadre matériel, propice à une formation sérieuse<sup>47</sup> ».

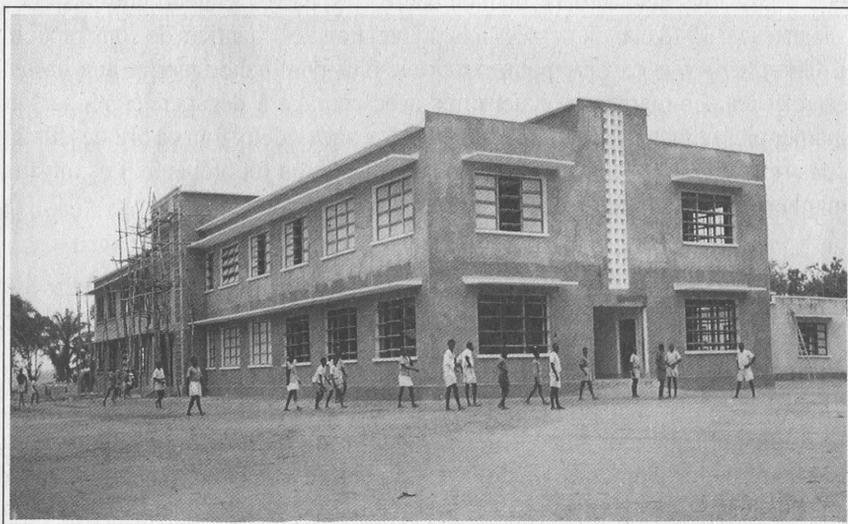
46. Jean MORIZUR, « La vie d'un petit séminaire en Afrique noire... », art. cité, p. 157.

47. *Ibidem*.



En 1950-1951, le frère Bonaventure Visbeek construit  
les nouveaux bâtiments du petit séminaire de Mbamou  
que Mgr Biéchy bénit le 4 novembre 1951.

(Photos Archives spiritaines.)



Avec les séminaristes, le père Directeur avait commencé déjà à faire des briques sèches pour un bâtiment nouveau de 35 mètres, un rajout de 5 mètres et la prolongation de la chapelle de 15 mètres. En 1950 et 1951, le frère Bonaventure Visbeek dirigeait la construction d'un bâtiment de 60 mètres de long, pour classes et dortoirs, d'un autre pour la cuisine et le réfectoire (le tout pouvant accueillir jusqu'à 140 élèves) et d'une chapelle de 200 places. Mgr Biéchy bénit les nouvelles installations, le 4 novembre 1951.

### *La vie au séminaire : les travaux manuels*

En plus des études classiques, « une petite instruction professionnelle » a été jointe au programme en octobre 1948. Le but recherché est l'acquisition d'une certaine valeur manuelle. Par nécessité, « le prêtre doit être un homme total, capable de diriger la construction d'une case, de mettre en marche une menuiserie, de donner des conseils au jardinier ou à l'éleveur. Menuiserie, reliure, élevage rationnel d'un poulailler et d'une porcherie, un peu d'ajustage, d'électricité, de ferblanterie ». Voilà ce que la direction du séminaire essaya de réaliser, afin d'en tirer profit pour une formation totale des séminaristes, par trop coupés du réel.

Depuis toujours, les séminaristes entretenaient le jardin, le poulailler, la porcherie et prenaient activement part à la fabrication des bancs, des tables ; bref dans tous les ateliers du séminaire, les élèves étaient présents. Les vacances de 1948 étaient passées à la préparation des chantiers de construction. Il fallait activer la carrière pour extraire le plus possible de pierres aux basses eaux et les séminaristes s'étaient mis avec courage à dégager les rochers et manier pics et masses. Pendant les mêmes vacances, deux fours à briques furent construits de 80000 chacun et une grande plantation fut préparée. Les travaux manuels intégraient la formation au séminaire.

### *La vie au séminaire : les finances*

Les plus fortes dépenses au séminaire portaient sur la nourriture et l'habillement. La nourriture des petits séminaristes était la nourriture du pays. Exemple : chaque jour au petit-déjeuner, du riz à l'huile de palme ; à midi, du poisson salé, des légumes, un dessert. Le poisson salé coûtait de plus en plus cher. Il y avait très peu de viande, presque pas de viande de chasse. Le petit

élevage entretenu par les séminaristes tenta d'y suppléer, mais les troupeaux étaient périodiquement décimés par les épidémies. Le troupeau de chèvres avait été abattu pour divagation dans les champs de manioc. Seul le troupeau de moutons fructifiait encore. Des anciens séminaristes affirment que seuls les prêtres consommaient ces produits. Ce qui provoquait des frustrations chez les producteurs <sup>48</sup>.

L'élève qui arrivait à Mbamou devait être muni d'un trousseau. Celui qui arrivait des œuvres internes était équipé pour les trois premiers mois. Les autres venant de l'externat étaient équipés suivant les moyens et la bonne volonté de leurs parents. Ces derniers devaient aussi payer tout objet détérioré par un élève. Ainsi, les parents du futur cardinal Biayenda durent venir à pied de Vindza, situé à 150 km de Mbamou, pour payer la dame-jeanne cassée par leur fils. Pendant ce temps, le séminariste fut temporairement exclu. Il se déplaça pour porter la nouvelle aux parents. Cet épisode avait choqué tous les élèves qui en parlent encore <sup>49</sup>.

Le budget du séminaire s'équilibrait à peine. La cause était la montée des prix qui avait ses répercussions jusqu'à Mbamou situé à 60 km de Brazzaville. À cause de la montée des prix, on tenta de limiter les dépenses mais rien n'y fit. Les sommes allouées par le vicariat étaient trop faibles par rapport aux dépenses par séminariste. Le coût d'un séminariste par jour : 5 francs en 1942 ; 10 francs en 1947 ; 15 francs en 1948.

En 1951, le séminaire avait reçu du vicariat 60 francs par jour et par élève. Le corps professoral devant vivre là-dessus, il fallait compter un tiers du budget en moins pour le séminaire proprement dit <sup>50</sup>. En 1953, le coût de la vie, toujours en hausse, avait fait élever les frais d'entretien. La pension des élèves avait été fixée à 90 F par jour. Même à ce taux qui était le plus faible des internats, le petit séminaire de Mbamou était encore en déficit. Heureusement qu'il y avait des bienfaiteurs et bienfaitrices dont l'aide continue était essentielle pour la marche d'une œuvre indispensable à l'avenir religieux de l'AEF. Les ressources propres aux vicariats de l'AEF étaient toujours insuffisantes pour supporter un séminaire. L'essentiel des ressources provenait donc des allocations de Saint-Pierre Apôtre et des dons divers.

---

48. Entretien de l'auteur avec Saminou (P. G.), Brazzaville, 27 mars 2000.

49. Entretien de l'auteur avec Mayala (D.), 8 mars 2001.

50. Arch. CSSp, 3J3.26a : Compte rendu de la journée d'études à Mbamou, 15 mai 1952.

### *La vie au séminaire : la vie spirituelle*

Le Droit Canon de l'Église catholique romaine<sup>51</sup> donne, dans les grandes lignes, la marche à suivre pour l'organisation morale, spirituelle et scientifique du petit comme du grand séminaire. À Mbamou, les exercices de piété étaient assez réduits, les responsables du séminaire ne voulant pas surcharger les élèves. Après la prière du matin, huit minutes d'oraison dirigée par le Père spirituel. Le petit séminariste suivait sa messe dans son missel, et il n'y avait de chant pendant la messe que le mercredi et le samedi. Dans le début de l'après-midi, deux dizaines de chapelet. Le soir, deux autres dizaines suivies de quelques minutes de recueillement à la chapelle. Chaque jeudi, le Père spirituel faisait une conférence et chaque dimanche le père Directeur exposait, après la lecture des notes, un élément de la formation du jeune homme, comme : compétence, maîtrise de soi, discipline, franchise...

L'initiation spirituelle était faite d'instruction religieuse, de vie sacramentelle, de piété soutenue et d'apprentissage apostolique. Les candidats au sacerdoce devaient, dès les premières années de leur formation, apprendre à demeurer dans la prière permanente, personnelle et communautaire.

Quand les séminaristes devaient aller se confesser à Kibouendé, le parcours des 20 km à l'aller et des 20 autres au retour, demeurait une vraie pénitence. Pour l'endurance et la conversion des séminaristes, les professeurs profitaient bien de la circonstance. Ils disaient : « Si vous gardez votre âme propre, si vous voulez acquérir des forces spirituelles, et vous rendre dignes de recevoir fréquemment l'hôte divin, confessez-vous au moins tous les quinze jours. Allez à Kibouendé pour vous confesser, c'est faire acte d'énergie, c'est un effort méritoire et dont il faut savoir profiter pour l'expiation des péchés... Cela vous fatigue-t-il ? Tant mieux. Quand on viendra vous chercher plus tard pour extrémiser un moribond, on ne vous demandera pas si cela vous fatigue. Entraînez-vous donc à l'endurance et au sacrifice<sup>52</sup>. »

La conversion et l'adhésion au Christ ne sont authentiques que si elles s'actualisent dans les actes les plus courants de la vie quotidienne. Ainsi, les balayeurs des salles de classe et des allées, les chambristes, les « popotiers » devaient témoigner de la vie nouvelle en Christ à travers l'exécution de leur

51. Celui de 1917 (canons 1358 et suivants).

52. Citation des Cahiers-archives du séminaire de Mbamou par l'Abbé Albert NKOUMBOU, *Mbamou était Mbamou*, Fascicule dactylographié, Brazzaville, sans date, non paginé.

charge. Les sacristains devaient pourvoir à la bonne tenue de l'autel : « Le sacristain a une tâche délicate : il doit y apporter tous ses soins. Or, on a trouvé ça et là des toiles d'araignées, la veilleuse éteinte. Dès que les laudes sont commencées, on ne doit plus voir le sacristain, circuler soit dans l'église soit dans la sacristie <sup>53</sup>. »

Les autorités du séminaire craignaient souvent les vacances, parce qu'elles brisaient la routine du séminaire (réception des sacrements, messe en semaine, confessions, communion, chapelet, visite au Très-Saint-Sacrement). Aussi mettaient-elles beaucoup de soin à les organiser.

### *La vie au séminaire : les vacances*

Le conseil du séminaire du 25 juin 1942 avait décidé que les grandes vacances auraient lieu du 1<sup>er</sup> août au 1<sup>er</sup> octobre. C'était la pratique du séminaire depuis un certain nombre d'années. Seulement, les élèves du Nord et ceux du Sud de l'AEF ne bénéficiaient pas des mêmes dispositions.

Les élèves des missions du Bas-Congo pouvaient aller passer 15 jours en famille, tous les deux ans, c'est-à-dire à la fin de la cinquième, à la fin de la troisième, et après la rhétorique.

Ceux du Haut-Congo, *idem*, mais tous les trois ans seulement, vu les difficultés et la durée du voyage. Ils partaient donc à la fin de la quatrième et après la rhétorique. Les élèves n'allant pas en vacances restaient groupés sous la surveillance de leurs directeurs. Un règlement leur était donné pour rendre « le séjour gai, agréable, reposant et profitable <sup>54</sup> ». On avait admis le principe que les élèves avaient besoin d'être mis un certain temps en dehors de la tutelle de leurs professeurs et de leur régime normal. Mais les vacances étaient également reconnues comme une autre très importante cause des défections. Pour parer à cela, les séminaristes allaient en vacances pendant un mois complet, le mois d'août, dans leur mission d'origine. Des consignes étaient données dans les missions pour qu'un local (salle de classe ou autre) leur soit réservé avec lits, table, chaises ou bancs. De même, il était demandé :

« que les Pères de paroisses se préoccupassent durant les vacances de ces vocations qu'ils ont contribué à faire éclore, qu'ils ne s'étonnent pas outre – mesure des

---

53. *Idem*.

54. Arch. CSSp, 522-A : Décisions du Conseil du séminaire du 25 juin 1942.

difficultés qui peuvent surgir en ce temps de libération que sont les vacances ; qu'ils leur demandent des services, sans en faire pour autant des boys ; qu'ils traitent avec sympathie nos futurs prêtres, tout en étant exigeants pour eux <sup>55</sup> ».

Pour les séminaristes qui séjournaient non loin des paroisses, l'exigence pour la messe relevait parfois de la rigueur d'un contrôle policier : une fiche de présence journalière à la messe est remise à chaque séminariste ; elle doit être remplie jour après jour. Le curé y mentionnait les permissions d'absence.

Pour ceux qui restaient au séminaire, le problème semblait difficile aux autorités du séminaire qui redoutaient le danger du vase clos, de la serre coupée de la vie. Il y avait donc nécessité de mettre les séminaristes en contact avec le réel, même si cela posait plein de questions <sup>56</sup>. Les vacances permettaient, en effet, à certains séminaristes de se révéler à eux-mêmes. Au contact avec le monde extérieur, plusieurs qui auraient traîné jusqu'en première et au-delà, comprenaient que le sacerdoce n'était pas fait pour eux. De plus, les vacances permettaient aux Pères du séminaire « de découvrir les foyers d'infection : têtes fortes qui, transportant les idées du monde dans le séminaire, ne veulent plus se soumettre ; s'accrochent à des liaisons féminines dont le souvenir les poursuit ; gens faibles qui n'ont pas su garder la pureté et dont les conversations sont l'indice souvent d'une incapacité à demeurer chastes <sup>57</sup> ».

Au contact avec le monde, la mentalité des séminaristes s'était vite désagrégée. Au retour des vacances, il n'y avait plus aucun réflexe surnaturel, même chez ceux que l'on pouvait considérer comme de bons sujets durant l'année. Ils oubliaient que le séminaire était une école de sacrifice et acceptaient sans discrimination tous les jugements portés sur les missions. Pendant les vacances, ils sont momentanément remis à leurs familles. Ce relâchement du contrôle des encadreurs sur les petits séminaristes a toujours eu des méfaits importants sur leur vocation. En pleine puberté, ces séminaristes ont le temps de rechercher la vie intime avec les filles et finissent par perdre le contrôle de leur personne à tel point que leur conduite devenait incompatible

56. Citation des Cahiers-archives du séminaire de Mbamou par l'Abbé Albert NKOUMBOU, *op. cit.*, non paginé.

57. Dans le Rapport annuel sur le séminaire de Mbamou, 1947-1948 (Arch. CSSp, 522-A-II), on formulait ainsi ces questions : « Serait-il raisonnable et prudent de lancer les séminaristes dans un tel milieu ? Milieu dissolu de la banlieue de Brazzaville où chacun a un membre de sa famille, milieu païen et vide du village, surtout aucun appui dans la famille. »

58. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport de rentrée 1951.

avec la vie du séminaire. D'autres encore, pendant qu'ils séjournèrent auprès des parents, étaient l'objet de proposition de mariage. Devant de pareilles tentations, le séminariste, qui ne s'était pas encore affermi dans la foi en Dieu, cédait.

### *La vie au séminaire : la discipline*

Dès sa nomination à la tête du séminaire, en 1946, le père Morizur entreprit de mettre une discipline sérieuse pour un travail sérieux. Devant les files silencieuses de séminaristes se dirigeant vers les différentes salles d'exercices, on lui faisait le reproche d'avoir calqué la France. En 1948, il en apprécia les résultats : « La sévérité pourchassant tout caprice semble avoir fait beaucoup de bien à notre séminaire depuis quelques années. Plusieurs murs sont tombés et les meilleurs se sont établis dans un climat de confiance. La discipline a été mieux observée chez les Grands. Les petits avaient au milieu d'eux une bande turbulente réfractaire à toute pédagogie <sup>58</sup>. »

En classe comme partout ailleurs, la discipline était de rigueur. Les cahiers archives de Mbamou gardent de nombreuses traces de cette exigence. La classe n'était pas une foire sous la direction d'un professeur en crise d'autorité. Au contraire, elle était un lieu d'apprentissage intellectuel et humain.

L'ambiance solitaire et le silence du site de Mbamou trouvaient leur parallèle dans le silence imposé aux heures d'étude, de méditation et de sommeil : « Le silence est la condition *sine qua non* d'un travail fructueux et de la vie intérieure <sup>59</sup>. »

À travers ces différentes vertus, le séminaire voulait former des hommes de devoir, ceux qui arrivaient au sacerdoce et même la majorité de ceux qui changeaient d'orientation. La vertu cueillie au séminaire devait fleurir partout où les anciens séminaristes serviraient l'Église ou la Nation. Quand un ancien séminariste affichait un comportement scandaleux, une conduite dépravée, la honte jaillissait sur sa mission.

Durant les leçons de savoir-vivre et les réunions du père Directeur avec l'ensemble des séminaristes, l'accent était mis sur la bonne tenue et la

---

58. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport sur l'année 1948-1949, séminaire de Mbamou, comptes rendus.

59. *Idem*.

discrétion, la qualité de la correspondance. « Les correspondances seront strictement censurées, aucune lettre ne partira sans passer par le Père directeur. L'expédition d'une lettre non autorisée sera considérée comme un manquement grave [...] Ayez de la tenue <sup>60</sup>. » Le racisme entre Blancs et Noirs était très perceptible au niveau du personnel. Les abbés Nkounkou et Youlou n'étaient pas admis à la table des religieux blancs. Écœuré, l'abbé Fulbert Youlou préférait prendre ses repas chez son ami Boukambou Julien, alors moniteur à Mbamou <sup>61</sup>.

#### -IV-

### Le bilan du petit séminaire de Mbamou sous le père Morizur

Le grand séminaire régional de Brazzaville avait ouvert ses portes en octobre 1947. Il devait recevoir des élèves venus des petits séminaires de l'ensemble de l'AEF. Combien le petit séminaire de Mbamou y envoyait-il par an ? Comme ce petit séminaire était lui aussi intervicarial, de ce fait, il envoyait le plus gros lot d'élèves : 6 en 1947 ; 9 en 1948 (dont 3 de l'Oubangui) ; 7 en 1949 (4 de Brazzaville et 3 de Bangui) ; 6 en 1950.

Les résultats aux examens officiels si ardemment préparés depuis 1946 furent dignes d'éloges. Fruits d'un travail pénible, voici les résultats présentés par le père Morizur qui a eu ces candidats depuis la 7<sup>e</sup> :

« Sept élèves sur huit présentés au BEPC ont été reçus, succès qui nous met en tête de tous les établissements ayant passé cet examen : 2 Brazzaville, 2 Fort-Rousset, 1 Pointe-Noire, 1 Bangui. Au baccalauréat, les quatre élèves présentés ont été admis à l'écrit ; mais un seul fut reçu à l'oral. Ces résultats montrent sans doute, qu'avec des éléments moins triés que ceux du lycée, ou de Chaminade, nous obtenons de bons résultats. La discipline, l'atmosphère de travail et la peine que se donnent les Professeurs doivent y être pour beaucoup. Le côté déficient de nos Séminaristes, et des Africains en général, est le domaine scientifique : ils sont plutôt littéraires que mathématiciens <sup>62</sup>. »

60. *Idem*.

61. Témoignage de Atondi Lecas, Brazzaville, mars 2001.

62. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport annuel séminaire de Mbamou 1952-1953.

Mais c'est le système des éliminations qui avait rendu Mbamou très célèbre. Retenons quelques années de forte élimination : 1948, 1950, 1951. L'année scolaire 1948-1949 avait commencé avec 86 élèves, elle se termina avec 66 (2 étaient morts et « 18 furent semés le long de l'année en cours »). En 1949, sur 79 élèves, 26 furent éliminés, soit le tiers des effectifs. En 1951, l'année avait commencé avec 90 élèves, elle s'acheva avec 31, soit le tiers des effectifs de départ ! Devant ces départs massifs, on s'est partout alarmé de cette propension au renvoi de si nombreux sujets : le père Directeur fut accusé de sévérité outrancière. Il défendit son attitude :

« Mon attitude ne me semble pas en contradiction avec les directives que donnait le Pape *Pie XI* au supérieur du Séminaire Français : il y a lieu d'être très sévère dans les admissions. On ne saurait trop insister sur ce point. Combien on gaspille de forces, d'énergies, de ressources, en se montrant négligent à cet égard. On reçoit des jeunes gens, on fait pour eux de grandes dépenses de dévouement, de charité, de ressources, en fin de compte, tout cela est perdu. Il est trop souvent arrivé que des supérieurs placés devant de pressants besoins et craignant de voir diminuer le nombre de leurs élèves, furent trop faciles pour les admissions, et il arriva ce qui devait arriver. Dieu bénira le Supérieur qui, sous ce rapport, fera son devoir<sup>63</sup>. »

Cet argument cachait mal une trop grande sévérité frisant l'abus. L'opinion générale commença à marquer sa désapprobation ; en haut lieu, on ne soutint plus pareille façon de faire.

Pourquoi donc une si grande purge qui éliminait le tiers des effectifs annuels ? Le tout peut se résumer par l'incompréhension réciproque entre l'administration ou la direction du séminaire et les jeunes séminaristes. Difficulté pour la direction du séminaire de cerner la psychologie de l'adolescent africain. Les manifestations de la crise d'adolescence ou de puberté de l'enfant africain sont perçues par les prêtres spiritains blancs comme des manifestations démoniaques. Beaucoup d'enfants à l'âge de la puberté seront renvoyés du séminaire. Les prêtres encadreurs avaient des idées préconçues sur les enfants africains qu'ils considéraient comme des possédés du démon. La rigueur de la pédagogie scolastique rendait la vie impossible aux enfants venus de brousse où le principe de la vie en liberté absolue dans la nature est de mise. Difficulté également de connaître tous les contours de la civilisation et de la mentalité africaines que présentaient les enfants au

---

63. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport annuel séminaire de Mbamou 1948-1949.

séminaire. Ces enfants maintenant enfermés étaient instables, tandis que les encadreurs les traitaient de fous. Une forte tendance à la révolte régnait parmi ces adolescents. On peut constater que malgré la sélection en 6<sup>e</sup> et en 5<sup>e</sup>, les départs dans les classes supérieures ont continué.

Les événements politiques ont eu aussi un impact sur le destin de certains séminaristes. En effet, les années cinquante furent marquées par l'opposition des populations *Balari* à tout ce qui touche aux Blancs, ces parents refusèrent systématiquement le retour de leurs enfants au séminaire.

Le séminaire était abandonné aussi pour d'autres raisons, comme l'espoir de rentrer au lycée, l'attrait des plaisirs de la ville et le souvenir des camarades poursuivant ailleurs leurs études, avec plus de liberté, ou gagnant de l'argent.

En résumé, celui qui ne pouvait pas suivre les études, ou qui ne pouvait pas se plier complètement à une discipline, ou qui se montrait orgueilleux, prétentieux, égoïste ou mou, ne semblait pas fait pour le sacerdoce. Il était exclu. Ces purges incessantes agacèrent les bonnes consciences. Le climat entre le père Directeur et sa hiérarchie se dégradait tous les jours, il en fut de même avec les confrères. Le trop long séjour au séminaire avait rongé la vitalité de l'auteur de la révolution de Mbamou. Il demanda à quitter ses fonctions. L'année scolaire 1952-1953 fut sa dernière à la tête de cet établissement. Mgr Biéchy, vicaire apostolique de Brazzaville, écrivit dans l'introduction du rapport qu'il adressa à la S. C. Propagande :

« C'est le dernier rapport du Révérend Père Morizur qui avait la direction du Petit Séminaire depuis 1946. Le travail d'installation et d'organisation l'a beaucoup fatigué ; il est prudent de lui confier un travail moins astreignant. Le Révérend Père Leduc, missionnaire d'une longue expérience africaine, le remplace dans les fonctions de directeur, tout en restant supérieur de la communauté de Mbamou <sup>64</sup>. »

Le 4 juillet 1960, l'un des exclus du séminaire de Mbamou par le père Morizur, Louis Badila, célébra sa première messe. À cette occasion, dans sa paroisse d'origine, Sainte-Anne du Congo, à Brazzaville, l'abbé Louis Badila réunit grand monde autour de lui. Son ancien directeur de petit séminaire, le père Jean Morizur, piqué on ne sait par quelle mouche, fit alors spontanément cet aveu : « Seigneur, j'ai renvoyé de saints prêtres... » Bien sûr, après son renvoi de Mbamou, un prêtre qui aimait le jeune Louis Badila s'était employé

64. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport de Mgr Paul Biéchy, vicaire apostolique de Brazzaville à la S. C. de la Propagande.

à le faire réintégrer au petit séminaire. Et il a été l'unique prêtre de sa promotion, après le renvoi d'Aloys Mboueya qui, semble-t-il, fréquentait un peu trop le président Fulbert Youlou <sup>65</sup>.

### En guise de conclusion

Le père Morizur n'était certes pas facile à vivre ! Son confrère, le père René Tabard, dans un témoignage écrit depuis Paris, affirme : « Son assurance sans bornes et ses convictions personnelles faisaient qu'il n'était pas toujours facile d'être à l'aise avec lui, dommage ! mais ce fut ainsi <sup>66</sup>. »

Même si de nombreux élèves exclus du séminaire en veulent encore au père Morizur, certains – ayant réussi – lui trouvent des circonstances atténuantes. C'est le cas de Mgr Barthélemy Batantou, archevêque émérite de Brazzaville :

« Pour la formation des prêtres, il était sévère. Parce que, disait-il, il voulait former des cadres. Le séminaire est une école de cadres. Évidemment, les cadres du clergé, il n'était pas seul à les former, puisqu'il y a eu le grand séminaire. Mais de ceux qu'il avait eus à Mbamou, il y en a qui ont continué jusqu'à la prêtrise. Et nous étions entrés 22 au petit séminaire ; en triant, nous n'étions restés que 6. Et quand nous sommes arrivés, les 6 au grand séminaire, pour la prêtrise, il n'en restait que 3 : Père Didace Malanda, l'Abbé Maurice Mbindi, qui vient de nous quitter, et moi-même. À Mbamou, c'est le Père Morizur qui triait, mais au grand séminaire, ce n'était plus lui. Là-bas, au séminaire, il faut toujours trier. En conclusion, un grand merci au Père Morizur de nous avoir formés <sup>67</sup>. »

Alors qu'il était curé de la paroisse Jésus-Ressuscité au « Plateau des 15 ans » à Brazzaville, entre 1965 et 1976, le père Morizur, au milieu d'anciens séminaristes, qui furent ses anciens élèves, conscient du fait qu'il avait été très dur, « avait demandé pardon <sup>68</sup> ». Pour tous ses anciens élèves à Mbamou : « Père Morizur, un os dur à cuire. Un esprit ferme... mais, le résultat ? Il y a

65. Témoignage de Kimina-Makumbu, Brazzaville, mars 2002.

66. Témoignage du père René Tabard, spiritain, Paris (France), *La Semaine africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

67. Mot de Mgr Barthélemy Batantou aux obsèques du Père Morizur, rapporté par Le Ressuscité, n° 107, du 18 au 31 août 2003.

68. Témoignage de Calixte Massamba et Dominique Mpassi, anciens élèves du père Morizur au petit séminaire de Mbamou, dans *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003, p. 7.

eu beaucoup de cadres, des prêtres, des évêques. Il a fait un sacré boulot ! C'est grâce à lui que les séminaires sont devenus une référence intellectuelle. En sortant du séminaire, on ne pouvait pas traîner<sup>69</sup>. » C'est donc unanimement que les anciens séminaristes reconnaissent en 2003, l'œuvre admirable accompli par le père Morizur.



---

69. *Idem.*

## Petite chronique topographique et historique sur les déplacements de la maison mère des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

Sœur Paul Girolet \*

### Introduction

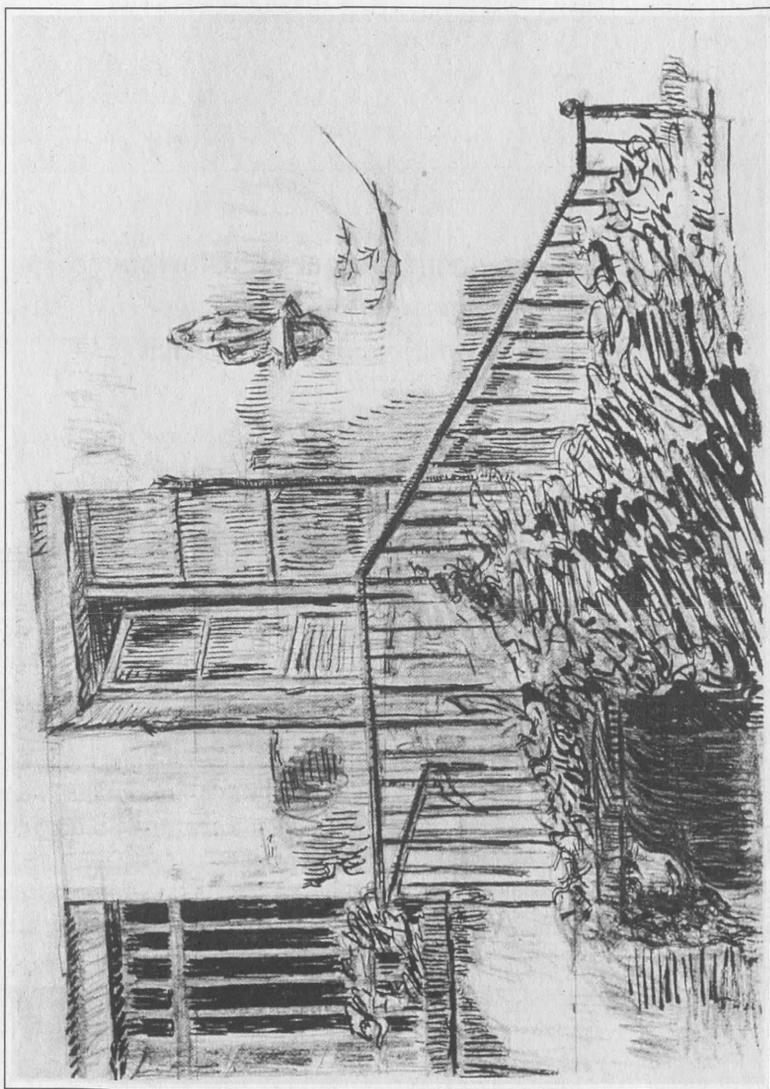
Évoquer l'itinérance de la *maison mère* d'une congrégation religieuse demande, tout d'abord, que soit dissipée une équivoque et que le terme soit précisé. La *maison mère* d'une Congrégation, c'est son lieu de naissance, d'enracinement. Bientôt, elle devient la résidence du conseil général de la congrégation et abrite les services administratifs : elle se transforme alors en *maison généralice*. Au gré de l'extension de l'institut et du déroulement des événements, elle est appelée à se déplacer. Ce n'est plus alors la maison des origines, même si on continue à parler de maison mère ! Qu'en a-t-il été pour les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, dites spiritaines ?

Le berceau de la congrégation, c'est la Lorraine. En 1921, une modeste maison de Farschwiller accueille les pionnières : Eugénie Caps <sup>1</sup>, la fondatrice, et ses compagnes. En 1922, toujours en Lorraine, une propriété plus vaste est acquise à *Jouy-aux-Arches*. L'année suivante, le noviciat est transféré dans

---

\* Arrivée au Cameroun en 1946, la Sœur Paul Girolet y fut supérieure de la congrégation des Filles de Marie (Yaoundé), de 1955 à 1962. Elle a ensuite, pendant trois ans, été supérieure principale des spiritaines du Cameroun. De 1965 à 1971, en France, elle fut assistante générale de sa congrégation. Après un nouveau séjour au Cameroun, elle réside en France depuis 1978.

1. Eugénie Caps (1892-1931), née à Loudrefing, Moselle.



Au 29 rue Lhomond, la première maison mère des spiritaines.  
(Dessin de Simone Mitraud, extrait de la revue *Pentecôte*, juillet-août 1937, p. 8-9.)

l'Oise, à *Béthisy-Saint-Pierre*. Ces trois maisons ont rassemblé des dizaines de jeunes filles pour un temps de formation. Premières désinstallations imposées par l'accroissement rapide des effectifs et, en même temps, initiation à la disponibilité qu'exigera la vie missionnaire !

En 1927, après l'élection de la supérieure générale et de son conseil, une *maison centrale* devient nécessaire. *Quatre résidences* abriteront successivement les responsables de la congrégation et les services indispensables à son fonctionnement. Quelles circonstances ont motivé ces changements ? De quelle histoire est porteur chacun de ces lieux ? Quels événements ont marqué ces différentes étapes ? C'est ce que voudrait rappeler ce récit.

À proprement parler, les spiritaines n'ont plus de maison mère. Pourtant, traditionnellement, ce nom reste attaché à la communauté où résident les Sœurs du conseil général. Lieu d'accueil, de rencontre, de ressourcement, au service de la mission : toutes les spiritaines s'y sentent chez elles. C'est la grande communauté qui veut être *le cœur de la Congrégation*, justifiant ainsi l'appellation de *maison mère* :

« Toute maison mère est d'abord et surtout un lien affectif. On aime toujours sa mère ; là, tous les enfants ont leurs racines <sup>2</sup>... »

### **27 et 29 rue Lhomond, Paris-V<sup>e</sup> (1924-1940) : la « petite maison mère »**

Rue Lhomond n° 27 et 29 :

« D'apparence humble, pauvre, honorable, avec ses murs gris frappés d'alignement, ses fenêtres dépareillées venues d'anciennes démolitions et ajustées à des ouvertures dépourvues de symétrie, tel se présente, au 29 rue Lhomond, le petit immeuble dénommé couramment : *Maison-Mère des Sœurs du Saint-Esprit* <sup>3</sup>. »

« Immeuble de 1740 environ. [...] Cet immeuble fit partie de la *communauté de Sainte-Aure*, située rue Tournefort lorsqu'elle s'agrandit jusqu'à la rue des *Postes* [actuelle rue Lhomond] en 1765 [...]. Cet immeuble connut différents occupants après la suppression de la *communauté de Sainte-Aure* par la Révolution, jusqu'à ce

2. Jean GODARD, « Éditorial », *Pentecôte sur le Monde*, mars-avril 1988, p. 3.

3. Sœur Maria VIERS, « Notre vieille maison », *Pentecôte*, Bulletin bimestriel des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, n° 4, juillet-août 1937, p. 8.

qu'il devînt, en 1814, la propriété de la communauté des Bénédictines du Saint Sacrement [...]. On y trouve comme locataire, de 1854 à 1906, la congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception-de-Castres [...] elle occupait, en plus du n° 27, le n° 29 voisin et disposait d'un jardin plus étendu que le jardin actuel. Juliette Drouet, la future amie de Victor Hugo, y fut pensionnaire. Cette communauté fut remplacée, en 1907, par une institution privée, l'*institution Lhomond*, depuis disparue<sup>4</sup>. »

Dès 1924, alors que la congrégation des spiritaines, fondée en 1921, n'avait encore ni supérieure générale ni sœurs professes, Monseigneur Le Roy<sup>5</sup> installait une procure pour les sœurs au 27 rue Lhomond, dans un appartement loué aux Bénédictines du Saint-Sacrement<sup>6</sup>.

Les sœurs Michaël Dufay, Jeanne d'Arc Lesur et Marthe Réaux, encore novices, l'occupent. C'est là qu'a lieu le premier chapitre général du jeune institut, le 27 juillet 1927. Sœur Michaël<sup>7</sup> se voit confier la responsabilité de la congrégation qui compte déjà 65 professes et 53 novices. L'année suivante, la trop modeste procure, devenue maison mère, est transférée au 29 de la même rue, dans le vieil hôtel Louis XIV « aux ouvertures dépourvues de symétrie ».

La congrégation des spiritaines vit alors le temps merveilleux des commencements sous la houlette de mère Michaël dont Monseigneur Le Roy disait avoir trouvé en elle « une personne remarquable... tout indiquée pour prendre l'affaire en main ». Tout est à organiser. De diverses régions de France, les candidates affluent et les missions se multiplient. En 1927, Madagascar appelle à l'aide ; en 1929, les spiritaines arrivent en Oubangui-Chari. En 1931, elles ouvrent une communauté au Gabon. Au Cameroun et aux Antilles où elles sont présentes depuis 1924, apparaissent de nouveaux champs d'apostolat...

La maison mère est très fréquentée, non seulement par des sœurs de passage, mais par les nombreuses relations de Mère Michaël. Parmi elles, M<sup>lle</sup> Joséphine Ocicka, fille d'un comte polonais réfugié en France ; des

4. Jacques HILLAIRET, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Éditions de Minuit, 2<sup>e</sup> édition, 1963, tome II, p. 42-43.

5. Mgr Le Roy (1854-1938), né à Saint-Senier de Beuvron (Manche), supérieur général des spiritains de 1896 à 1926. Il joua un rôle déterminant dans la fondation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

6. Faut-il croire que le « vrai Petit Picpus », dont parle Victor Hugo dans *Les Misérables*, est le couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement ? « L'ancien couvent des Dames de Sainte-Aure occupait dès le commencement du dix-huitième siècle précisément cette même maison du Petit-Picpus qui appartient plus tard aux Bénédictines de Martin Verga ». (*Les Misérables*, Deuxième partie : Cosette, Livre sixième : Le Petit-Picpus, Ch. VI : Le Petit Couvent).

7. Mère Michaël Dufay (1883-1964) née à Rouen. Supérieure générale de 1927 à 1945.

obligations la retiennent, alors qu'elle aurait voulu partir en mission. De ses contacts avec la supérieure générale naît le projet d'une association de laïques qui, sans être religieuses, deviendraient coopératrices des spiritaines. Les Oblates du Saint-Esprit sont effectivement créées en 1931. Mais dès 1929, Joséphine, gravement malade, prononce par anticipation sa consécration d'Oblate : elle meurt quatre jours après, le 23 janvier.

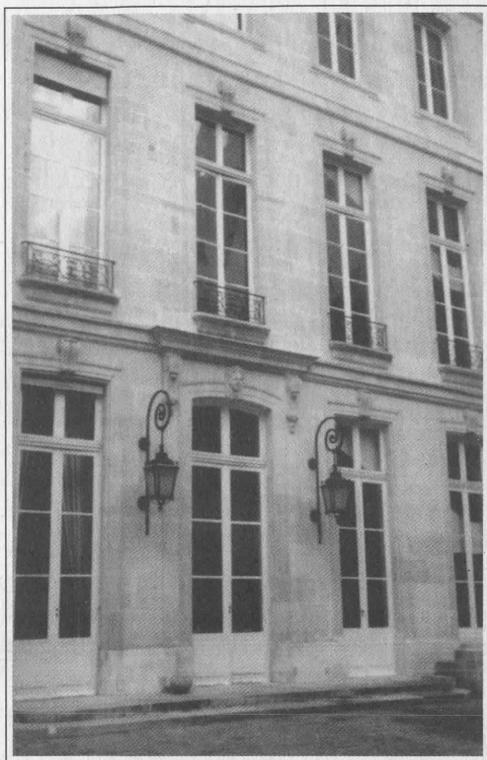
Depuis 1925, assez régulièrement, une lettre de la supérieure générale, *Entre-Nous*, donne des nouvelles aux sœurs, leur apporte des orientations spirituelles et apostoliques, répond à leurs questions... mais les familles, les amis, insistent pour bénéficier aussi d'un bulletin, fut-il simplement trimestriel, afin de pouvoir suivre les spiritaines dans leurs diverses activités. C'est ainsi que janvier 1932 verra éclore *Pentecôte*. Mère Michaël l'annonce aux Sœurs en précisant : « C'est surtout à vous, chères missionnaires, de documenter cette revue par vos articles illustrés ».

La supérieure générale ne connaît pas l'Afrique et les sœurs insistent pour qu'elle vienne sur le terrain. On lui écrit : « Quand viendrez-vous nous visiter ? » À l'époque, un tel voyage n'était pas une petite affaire, et il fallait pouvoir le financer. Heureusement, là comme en d'autres circonstances, la personnalité de Mère Michaël et ses facilités de contact, lui permettent de mener à bonne fin son projet. Elle obtient du ministère des Colonies un voyage gratuit : Paris – Madagascar – Oubangui – Loango – Cameroun. Ce fut un événement que ce périple de 31368 km, du 12 novembre 1937 au 13 avril 1938 ! Il fit grand bruit... jusqu'en Amérique ! Pensez donc : une religieuse de 55 ans qui allait faire un tel circuit en avion ! Tout se passa bien, et la voyageuse revint juste à temps pour revoir Monseigneur Le Roy qui décéda le 21 avril.

Autre événement retentissant, au niveau de la maison mère celui-là : le 13 décembre 1938, sœur Gilbert de Colonjon, en costume religieux, soutient sa thèse de doctorat de médecine devant la Faculté de Paris. Cette thèse a pour sujet : « La lutte contre la lèpre. Effort des Missions catholiques dans les colonies françaises ». Nombreux coups de téléphone des journalistes et, le 15, sœur Gilbert parle à Radio-Luxembourg « de l'utilisation apostolique de ses études de médecine et de l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit en général <sup>8</sup> ».

---

8. Sœur Gilbert de Colonjon, née à Marseille le 13 juin 1910. Éprouvée par de graves problèmes de santé, elle ne put partir en mission. Elle opta alors pour la vie contemplative et entra chez les religieuses Dominicaines du monastère de la Clarté Notre-Dame à Taulignan, dans la Drôme. Elle y mourut le 23 novembre 1974.



Au 7 rue du Regard,  
Paris 6<sup>e</sup>,  
dans un hôtel particulier  
- l'hôtel de Beaune -,  
la deuxième maison mère  
des Sœurs missionnaires  
du Saint-Esprit.

(Archives Sœurs spiritaines.)

Mère Michaël  
Dufay  
première  
supérieure générale  
des  
Sœurs missionnaires  
du Saint-Esprit.

(Archives Sœurs spiritaines.)



Un second chapitre d'élections avait reconduit Mère Michaël dans ses fonctions le 28 juillet 1933, un troisième lui confiera de nouveau les destinées de l'institut, le 31 juillet 1939. Mais l'horizon international s'assombrit dangereusement et le 3 septembre, la guerre éclate. On précipite les départs en mission : Cameroun, Madagascar, Martinique. À Paris, c'est le régime des alertes nocturnes, et bientôt, celui des restrictions alimentaires. Mais le grand drame demeure la mort des sœurs Rémy Gissler<sup>9</sup> et Joachim Lejeune<sup>10</sup>, dont le paquebot *Le Brazza* est torpillé, le 28 mai 1940, au large des côtes d'Espagne, alors qu'elles portaient prendre leur poste en Afrique.

Début juin 1940, c'est l'exode pour les sœurs de la maison mère. Trois d'entre elles, n'ayant pu prendre le train à temps, mettent près de quinze jours pour gagner, à pied, la communauté de Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne), en poussant leurs petites voiturettes... Elles reviennent le 8 juillet dans la capitale... Les départs en mission sont suspendus ; la communauté spiritaine s'agrandit par le fait même et un problème de logement se pose rue Lhomond. On cherche comment lui trouver une solution lorsqu'en septembre, une occasion inespérée se présente. On lit au journal de la communauté :

« Visite de Mère Michaël à M<sup>me</sup> Giros qui nous laisse gratuitement la jouissance d'un très bel immeuble pouvant convenir à notre Maison mère 7 rue du Regard dans le 6<sup>e</sup> arrondissement. »

Les choses ne traînent pas ! Aux 2 et 3 octobre 1940, on peut lire :

« Déménagement et aménagement dans notre somptueuse demeure que bénit, le 4, Monseigneur Le Hunsec<sup>11</sup>, Supérieur général des Spiritains. »

### **7 rue du Regard, Paris-VI<sup>e</sup> (1940-1947) :**

#### **L'Hôtel de Beaune, « somptueuse demeure » des Spiritaines**

Venus d'Espagne à Paris en 1610, les Pères Carmes possèdent, à la veille de la Révolution de 1789, un domaine important au cœur de la capitale. Grâce, notamment, à la fabrication de la fameuse « eau de mélisse des Carmes », ils

9. Sœur Rémy Gissler, (1904-1940) née à Singrist, Bas-Rhin.

10. Sœur Joachim Lejeune, (1914-1940), née à Courcelles-le-Comte, Pas-de-Calais.

11. Mgr Le Hunsec, (1878-1954). Né à Lanveur en Ploëmeur, diocèse de Vannes. Supérieur général des spiritains de 1926 à 1950.

ont pu acquérir plusieurs terrains sur lesquels ont été construits, rue du Regard <sup>12</sup>, entre 1719 et 1721, trois hôtels particuliers <sup>13</sup>.

En mai 1721, l'hôtel portant le n° 7 est loué par la vicomtesse de Beaune dont le nom est resté attaché à la demeure <sup>14</sup>. D'illustres personnages se succédèrent, de 1746 à la Révolution. Le dernier fut le Prince de Robecq, député de la noblesse, qui fit réaliser de nombreux embellissements. Il émigra en 1790.

Mis en adjudication en 1791, l'hôtel de Beaune passa entre les mains de plusieurs acquéreurs incapables de se libérer de leur dette. En 1802, il était revendu à Jean-Baptiste Cardon, professeur de musique, qui décédait à Saint-Pétersbourg l'année suivante. Après une bataille d'héritiers qui dura douze ans, un jugement autorisa finalement sa veuve à acquérir l'hôtel en 1815.

C'est en 1824 qu'un noble locataire s'installe dans l'hôtel de Beaune : le vicomte François-René de Chateaubriand. Il vient d'entrer dans une période de disgrâce et, en juillet, son épouse, ulcérée et souffrante, est partie à Neuchâtel en Suisse. Le vicomte charge son ancien secrétaire de lui trouver un appartement, si possible dans le quartier de Vaugirard. Celui-ci lui indique un confortable logement au premier étage d'un hôtel particulier, 7 rue du Regard. Chateaubriand se rend sur les lieux : il est séduit, surtout par le jardin agrémenté d'une fontaine, et part à Neuchâtel les premiers jours d'octobre <sup>15</sup>.

Au début de novembre, le vicomte et sa femme viennent donc rue du Regard. C'est dans le salon de cet appartement que furent probablement esquissées, durant l'hiver 1825-1826, les *Mémoires d'Outre-Tombe*. En 1826, Chateaubriand s'installera dans un pavillon qu'il avait acheté rue d'Enfer.

L'hôtel de Beaune est mis en vente en 1830. L'acquéreur en est Claude Victor Perrin, duc de Bellune, plus connu sous le nom de Maréchal Victor. En 1852, l'hôtel devient la propriété du marquis d'Hautefeuille, puis de plusieurs familles qui se succèdent. En 1878, le percement d'un boulevard est déjà prévu – qui deviendra l'actuel boulevard Raspail – et les travaux se réaliseront

12. En 1650, c'est encore la rue des Carmes déchaussés. Ce n'est qu'en 1667 qu'elle prend le nom de rue du Regard en raison d'un regard pratiqué à l'angle de la rue de Vaugirard, dans l'aqueduc d'Arcueil et destiné à la surveillance des eaux.

13. Seuls ceux portant les numéros 5 et 7 ont échappé à la pioche des démolisseurs qui, en 1907, pour ouvrir le boulevard Raspail, sacrifièrent le n° 3.

14. Marie-Françoise de Croissy de Colbert, nièce du ministre de Louis XIV avait épousé le vicomte de Beaune, marquis de Bouzols, lieutenant général du Roi.

15. « J'allai chercher M<sup>me</sup> de Chateaubriand à Neuchâtel et nous vinmes à Paris loger rue du Regard. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. 3, livre VI, chapitre V, page 263, Éd. Flammarion).

en 1906-1907, amputant l'hôtel de son jardin. Le 8 septembre 1917, Alexandre Giros achète l'hôtel de Beaune. C'est lui qui avait fondé, en 1898, avec Louis Loucheur, futur ministre, l'entreprise Giros et Loucheur qui devint, en 1908, la Société Générale d'Entreprises<sup>16</sup>.

Comment les spiritaines vont-elles se situer dans ce décor princier, dans ces murs chargés d'histoire ? Elles conservent leur simplicité, car leurs yeux restent fixés sur l'Afrique qui les attend. La maison a été bénite un 4 octobre, sous les auspices du petit pauvre d'Assise dont on célèbre la fête. C'est tout un symbole. La secrétaire chargée du « journal de communauté » n'a-t-elle pas écrit ce jour-là :

« Dans notre somptueuse demeure, nous tâcherons d'imiter le détachement du fidèle amant de Dame Pauvreté » ?

Par le *Bulletin* du 23 novembre, Mère Michaël informe la congrégation du changement de Maison :

« Le grand événement familial de ce dernier trimestre 1940 est le transfert de notre Maison mère du 29 de la rue Lhomond au 7 de la rue du Regard, dans le 6<sup>e</sup>, juste en face du Séminaire Saint-Sulpice. L'exiguïté et la vétusté de la chère petite maison (rue Lhomond) nous a obligées à chercher un immeuble plus spacieux. La Providence a répondu d'une façon inespérée à notre prière. Une dame a eu la grande charité de mettre à notre disposition son hôtel particulier (l'un des plus beaux de Paris) qu'elle n'habite plus depuis la mort de son mari. »

Une « grande charité » que l'on ne remet certes pas en cause, mais qui a l'avantage de sauver l'immeuble d'une probable réquisition par l'armée d'occupation...

La vie s'organise... En février 1941, la communauté de la maison mère est profondément bouleversée par l'arrestation, à Draveil, de trois novices étrangères, deux anglaises et une canadienne, appartenant aux Nations Alliées. Emmenées au camp de détention de Besançon, réservé aux religieuses, elles y sont bien traitées et, dès le 11 juin, sœur Denis Houde, la canadienne, bénéficiera d'une libération ; les deux autres sœurs devront attendre plus longtemps. En août, une nouvelle bien plus grave parvient au conseil général : la mort de trois spiritaines, les 7 et 8 juin, à Mayumba, au Gabon. Une mort

---

16. Précisions historiques empruntées au travail de Joseph-Louis Charvet : *L'Hôtel de Crouy, L'Hôtel de Beaune, Deux demeures historiques*.

qui garde sa part de mystère, bien que la version officielle soit celle de la fièvre jaune...

Il y a aussi d'heureuses réalisations : la fondation de l'œuvre des Coloniaux, par exemple. Puisque l'Afrique est momentanément inaccessible, les sœurs visitent les « soldats coloniaux » au Val de Grâce et à l'hôpital Villemain... Elles les réconfortent, les catéchisent à l'occasion. Les familles antillaises sont aussi l'objet de la sollicitude des spiritaines. Premiers jalons d'une œuvre que reconnaîtra l'évêché de Paris, en 1943, et qui réunira bientôt pour la messe dominicale, dans la chapelle de la maison mère, près d'une centaine de personnes.

Mère Michaël ne s'arrête pas. En dépit d'un sommeil souvent perturbé par les alertes nocturnes, de plus en plus fréquentes, elle déploie une incroyable activité : voyage au Portugal pour y implanter la congrégation, ouverture d'une école d'infirmières coloniales à Marseille, passage en zone libre pour avoir la possibilité de lancer un message radio aux communautés d'Afrique Équatoriale, des Antilles, de Madagascar...

En 1944, les alertes et les bombardements dans la région parisienne et à Paris même, s'intensifient mais le débarquement du 6 juin en Normandie fait renaître l'espoir d'une prochaine libération. Elle arrive, en effet, cette libération ! Les locataires de la rue du Regard sont aux premières loges pour la vivre, heure par heure. Plus de soixante ans après, nous survolons leur « Journal de communauté » avec le même intérêt :

« 14 août : Nous sommes sans cesse en alerte. Tout le monde, le nez en l'air, contemple les avions argentés sillonnant le ciel (ceux des alliés).

15 août : Pour le premier anniversaire de la fondation de l'œuvre des coloniaux, messe en plein air dans notre cour : 5 à 600 personnes y assistent. Deux fois la sirène retentit et les éclats de D.C.A. tombent... Aucun accident à déplorer.

17 août : Ravitaillement de plus en plus difficile, car tous les trains sont arrêtés, il n'y a plus rien à mettre dans la marmite ! Les visages sont calmes et souriants malgré tout. On sent que quelque chose de grand se prépare.

19 août : Ce n'est que détonations d'un bout à l'autre de Paris...

24 août : Les barricades se montent. Nous voyons barrer la rue du Regard du côté de Saint Placide, ainsi que le boulevard Raspail en plusieurs endroits ; nous ne sortons plus.

25 août : Un bruit de ferraille : les tanks qui descendent. Arrivées par la porte d'Orléans, les troupes du général Leclerc sont déjà dans tout Paris pour mettre en fuite les occupants... Les blindés défilent. Des tanks s'arrêtent tout près de chez nous. Sœur Émilienne (« Mémère Émilienne ») est vite repérée par un officier de Marine :

“ Vous permettez ma Sœur ? ” et il l’embrasse ! Dans les rues, la bataille fait encore rage et Mère Michaël est obligée d’insister, en faisant des signes désespérés, pour nous faire rentrer : “ Venez vite ! ”

26 août : Le général de Gaulle, accompagné du général Leclerc, se rend à Notre-Dame pour une action de grâces solennelle. La foule – dont quelques spiritaines – se presse et les acclame. À peine sont-ils dans la grande nef qu’un coup de feu éclate, le général n’est pas atteint et gagne le chœur. La fusillade se poursuivant, un Père dominicain donne une absolution générale. L’assistance, après s’être allongée sous les chaises, se réfugie derrière les piliers et dans les chapelles latérales, puis elle s’écoule lentement. Il n’y a que très peu de blessés. Le retour des Sœurs s’effectue sous la mitraille. La nuit est agitée : des avions ennemis reviennent et bombardent différents points de la capitale, dont le Grand Palais.

Pendant six jours, le canon tonnera encore très près !

Le calme revient peu à peu. On entend de nouveau le sifflet d’un train... Le marché du boulevard Raspail est réouvert, le bruit de la canonnade ne nous parvient plus... le front s’est éloigné... »

En mission, les Sœurs n’en peuvent plus : certaines ont passé 14, 15 et même 16 années sans retour en France. Mère Michaël multiplie les démarches au ministère des Colonies qui accepte d’assurer des places sur le premier paquebot en partance pour l’Afrique. Un départ de onze spiritaines a lieu effectivement en décembre 1944.

8 mai 1945 : c’est la reddition de toutes les forces ennemies, les sirènes annoncent la paix ! Et le conseil s’active à préparer le chapitre général qui a lieu le 5 novembre. Après 18 ans de supériorat, Mère Michaël « passe la main » à sœur Josépha Bieth<sup>17</sup>, ancienne supérieure principale du Cameroun.

1946 est une année d’intense activité : retours et départs incessants... il apparaît bientôt que le bel hôtel de Beaune ne convient plus à nos besoins. Nous voudrions être « chez nous », dans une maison plus fonctionnelle. Le 27 novembre 1947, dans le *Bulletin* de la congrégation, Mère Josépha écrit :

« Voici maintenant une bonne nouvelle : nous avons une Maison mère ‘définitive’ à Boulogne-sur-Seine, 16 rue de Billancourt, tout près de la porte d’Auteuil. C’était un modeste pensionnat qui, jusqu’à la fin de cette année scolaire, accueillait environ 200 élèves dont une centaine d’internes. L’heureuse disposition des locaux permettra, au fur et à mesure de nos possibilités, de l’adapter à nos besoins. »

---

17. Mère Josépha Bieth (1898-1972), née à Brumath, (Bas-Rhin), Supérieure générale de 1945 à 1955.

## **16 rue de Billancourt, Boulogne-sur-Seine (1948-1993) : En route pour une longue étape**

« Boulogne, vieil Auteuil ; jusq'au xiv<sup>e</sup> siècle, on disait : les Menus-les-Saint-Cloud, c'est-à-dire les Maisonnettes près de Saint-Cloud. En ce temps-là, les Parisiens aimaient à faire le pèlerinage de Boulogne-sur-Mer afin d'y vénérer la Vierge miraculeuse. Pour leur faciliter ce pieux et louable usage, Philippe-le-Long, alors roi de France, inaugura ce que l'on appelait à l'époque : un pèlerinage en raccourci. Il fit construire, sur le modèle de l'église de Boulogne-sur-Mer un bel édifice qui devint l'église paroissiale de Boulogne-sur-Seine. Au fronton, se trouve la représentation exacte de l'image primitive <sup>18</sup>. »

Le 5 janvier 1948, Monseigneur Le Hunsec bénissait la maison et y célébrait la messe pour la première fois. Dans ce cadre, une étape importante de la vie de la congrégation allait se dérouler durant quarante-cinq ans. Le 5 octobre 1949, c'était l'anniversaire des 25 ans de profession religieuse des premières sœurs missionnaires du Saint-Esprit. Les heureuses jubilaires se retrouvent presque au complet pour cette fête de famille. L'institut compte à cette date 278 Sœurs professes, 41 novices, 13 postulantes réparties en 37 maisons, dont 21 en pays de mission.

Voici comment une spiritaine décrivait la vie de la maison mère en 1951 <sup>19</sup> :

« Toutes les Sœurs rentrant de mission se dirigent droit vers ce fief familial, nulle ne repart sans y être venue faire ses adieux. C'est vraiment la maison de passage... Une Sœur vous croise dans la cour, elle cherche à vous reconnaître... vous la dévisagez... et votre effort de mémoire aboutit à l'exclamation : — “ Ah ! Sœur J... ! — Sœur Y... ! ” Voilà 17 ans que nous ne nous étions vues ! L'une était à Madagascar, l'autre rentre de l'Oubangui.

“ Ma Sœur, je viens pour ma carte d'identité... mon passeport ”.

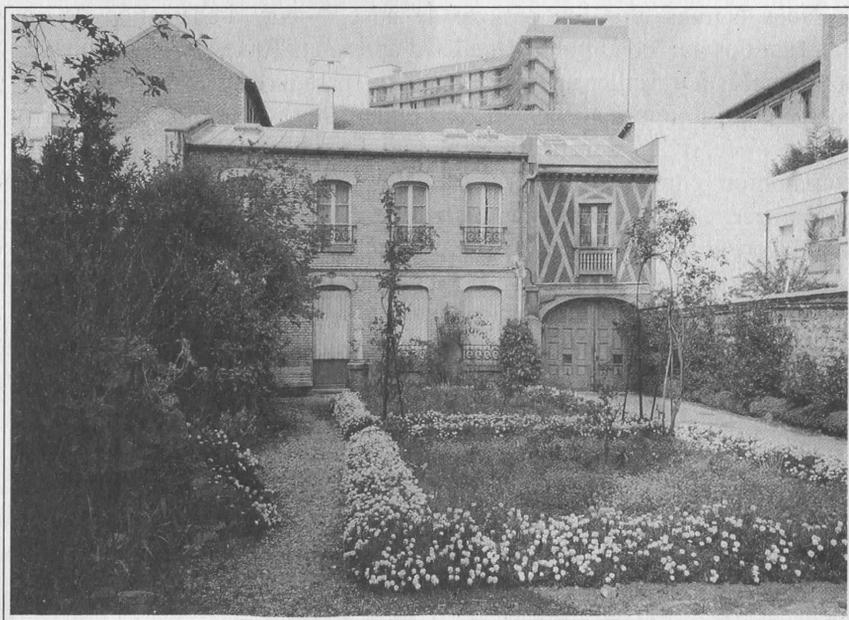
...Des coups de marteau... des bruits de cantines et de caisses que l'on pousse... C'est le magasin de la procure ! Une sœur affairée termine une expédition ! — “ — Ah ! je vais respirer un peu. C'est le dernier départ d'ici un moment. Dites, vous ne voudriez pas m'aider à peser cette caisse s'il vous plaît ?... ” — “ Volontiers ! ”

18. Sr Louis-de-Gonzague LE BRIS, « Une visite à Boulogne à la Maison-Mère », *Pentecôte*, 11<sup>e</sup> année, 1948, n° 3, p. 3-4.

19. Sr Yvonne COGNEAU, « La Maison-Mère des spiritaines », *Pentecôte*, 14<sup>e</sup> année, 1951, n° 2, p. 3-5.



À Boulogne-Billancourt, la troisième maison mère  
des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit : côté cour, côté jardin.  
(Archives des Sœurs spiritaines.)



Là, c'est ce que nous appelons entre nous " le quartier général " : les bureaux de notre Révérende Mère, de Sœur Assistante, toujours assiégés. Le secrétariat avec ses paperasses... La propagande... Voici le bureau de Sœur Supérieure. Avoir la charge d'une communauté si élastique n'est pas une sinécure ! »

L'année 1955 est celle d'un chapitre général qui élit comme supérieure générale sœur Marie-Laurence Brosse<sup>20</sup>, supérieure principale des Antilles. Du 22 au 31 août, échanges et discussions entre les capitulantes, marqués par d'inévitables tensions. On sent une aile marchante, désireuse de changements, une autre fraction craint des déviations et tente de freiner ce mouvement. Il faudra toute l'autorité de Vatican II pour ouvrir portes et fenêtres à la *nouvelle Pentecôte* demandée par Jean XXIII. Ouverture opportune : la congrégation se développe, en effet, et se prépare à vivre l'internationalité d'une manière plus large. Déjà, en 1958, elle a accueilli ses deux premières professes africaines (R.C.A.).

Et c'est de nouveau un chapitre général qui se réunit le 21 août 1965. Sœur Johanna Ammeux<sup>21</sup> remplace Mère Marie-Laurence à la tête de l'institut. Événement marquant : le récit des débuts de la congrégation fait par sœur Élise Muller<sup>22</sup>, compagne de sœur Eugénie Caps ; jusque-là, il y avait comme un mystère, un mystère douloureux autour de nos origines. Maintenant, le voile est levé !...

Nous entrons alors en période de mise à jour, d'adaptation de nos constitutions aux conditions actuelles d'apostolat. Toutes les communautés sont invitées à travailler un questionnaire préparatoire au chapitre d'*aggiornamento* qui s'ouvrira à Boulogne le 2 juillet 1969 et se prolongera jusqu'au 8 septembre. Il en sortira un important document « fruit d'une grande communion entre les capitulantes ». Des expériences nouvelles sont encouragées : communautés de quartier, insertions en H.L.M..., tout ce qui peut favoriser une meilleure proximité avec les populations à évangéliser.

Le 15 juin 1973 a lieu l'ouverture d'une première rencontre des responsables régionales à la maison mère. Une autre se tiendra en 1975, en attendant le chapitre général de 1977 qui verra l'élection de Sœur Hildegard

20. Mère Marie-Laurence Brosse (1909-1970). Née à Paris, décédée à Silva-Porto en Angola. Supérieure générale de 1955 à 1965.

21. Mère Johanna Ammeux, originaire de Zeggens-Cappel (Nord). Supérieure générale de 1965 à 1977.

22. Sœur Élise Muller, (1901-1970). Née à Sarrebruck. Elle est considérée comme la cofondatrice de la Congrégation. À ce sujet, voir *Mémoire Spiritaine*, n° 1, 2, 3 et 4.

Cordewener<sup>23</sup> et la production d'un nouveau document : *Libérer l'énergie de la Bonne Nouvelle*, une avancée en vue de la future Règle de vie<sup>24</sup>.

Les deux chapitres suivants se tiendront à Arras. Pourquoi Arras ? Les capitulantes étant plus nombreuses, Boulogne n'a plus la capacité de les accueillir ! Ce qui pose, de nouveau, le problème de la maison mère. Il faut choisir entre plusieurs solutions : rénover et agrandir Boulogne, ou bien investir à la rue Plumet où nous possédons un terrain avec trois petits bâtiments déjà vétustes<sup>25</sup>.

Toutes les spiritaines sont consultées à ce sujet. L'avis de plusieurs, riches d'une grande expérience, l'emporte : « C'est à Paris qu'il faut établir la maison mère. Restons fidèles à l'enracinement de nos débuts au cœur de la capitale ». À la Pentecôte 1991, sœur Paulette Fourré<sup>26</sup>, élue supérieure générale en 1983, puis réélue en 1989, écrit à la congrégation :

« Vos nombreuses réponses à la consultation concernant notre recherche pour l'immobilier ont montré tout l'intérêt que vous portez à la vie et à l'avenir temporel de l'Institut... Fortes de vos encouragements, nous poursuivons l'étude du projet, à savoir : Maison mère à la rue Plumet, maison principale à la rue Chaplain et, bien entendu, vente de Boulogne. Nous attendons les résultats d'une étude précise et chiffrée avant de prendre toute décision... »

Au terme de la réflexion, la décision est prise et en mars 1992, l'économe générale, sœur Monica Méléard<sup>27</sup>, peut informer la Congrégation : « Les machines ont pris possession du terrain le 13 février ; les murs sortiront de terre vers les mois de juin ou juillet ». En réalité, ce délai est impossible à respecter, car difficultés et embûches se multiplient. Une année supplémentaire de travaux s'avère nécessaire.

---

23. Sœur Hildegard Cordewener, Hollandaise. Supérieure générale de 1977 à 1983.

24. Règle de Vie approuvée par Rome le 19 mars 1985

25. En 1948, les spiritaines achetèrent dans le XV<sup>e</sup>, à l'angle des rues Bargue et Plumet, des maisons qui abriteront un foyer de jeunes filles et l'œuvre des « coloniaux », puis, après réfection des bâtiments, la maison du District de France.

26. Sœur Paulette Fourré, originaire de Langueux (Côtes d'Armor). Supérieure générale de 1983 à 1995.

27. Sœur Monica Méléard, originaire de Plérin (Côtes du Nord). Nommée économe générale en 1989.

## 18, rue Plumet, Paris-XV<sup>e</sup> (1993) : À nouveau Paris !

Le transfert s'opère le 20 septembre 1993. « Quitte ton pays... », c'est la parole vécue par bien des Sœurs anciennes de Boulogne, porteuses de tant de souvenirs et sensibles aux regrets des amis, des paroissiens de Notre-Dame... Mais on va de l'avant. L'installation mobilise tous les bras ; la perspective d'habiter une maison spacieuse et accueillante dynamise tous les courages. Et la joie de vivre du nouveau stimule toute la communauté.

Quelques jours plus tard, le père Jean-Paul Hoch <sup>28</sup>, supérieur provincial des spiritains de France, venu présider un jubilé, pouvait déclarer :

« Vous avez eu le courage, mes Sœurs, d'abandonner une ancienne maison pour en construire une nouvelle, et cela en un temps où nous avons tous quelques humaines inquiétudes au sujet de nos congrégations missionnaires... Dans la forme arrondie de votre nouvelle Maison mère, je vois comme une évocation de la rondeur de notre globe terrestre, comme une invitation lancée à toutes vos Sœurs répandues en tant de pays : ici, dans cette Maison mère, vous êtes chez vous, ici, dans nos cœurs, vous êtes chez vous et, avec vous, nous souffrons de toutes les souffrances qui accablent les peuples où vous vivez, nous nous réjouissons de toutes les joies des Églises qui vous accueillent, nous espérons tous les espoirs qui font vivre toutes ces personnes que vous rencontrez, aimez et servez. »

En 1995 la maison, confortablement installée, pouvait accueillir les capitulantes qui élisaient la nouvelle supérieure générale, sœur Andrée Boutin, le 26 juillet <sup>29</sup>.

Le 7 janvier 1996, le père Marc Soyer <sup>30</sup>, vicaire provincial spiritain, présidait les fêtes du 75<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la congrégation.

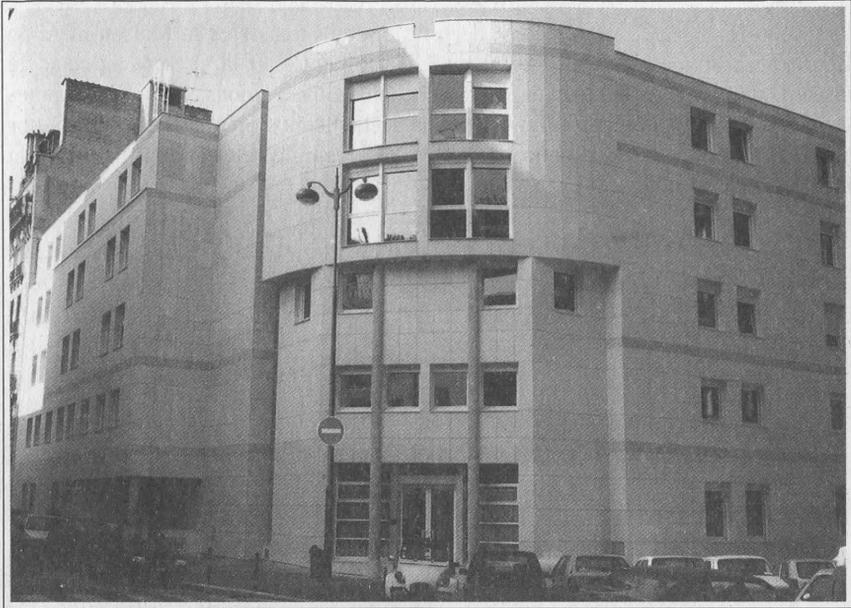
D'une manière moins solennelle, mais avec beaucoup de chaleur, le 20 septembre 2003, la communauté de la rue Plumet fêtait ses dix ans d'existence. Les « anciennes » laissaient parler leur cœur. Le dernier mot revint à sœur Monica, le « maître d'œuvre » du projet et de sa réalisation :

« Je suis émue de trouver ici des visages qui me rappellent l'événement et je me souviens de tant d'autres spiritaines et autres personnes avec qui nous avons vécu

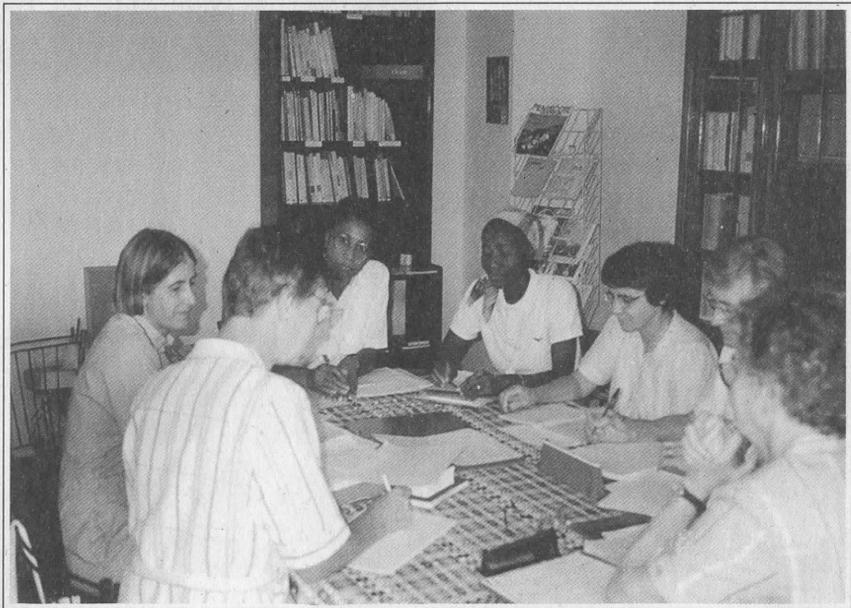
28. Père Jean-Paul Hoch, aujourd'hui supérieur général des spiritains, élu le 8 juillet 2004.

29. Sœur Andrée Boutin, canadienne, originaire du diocèse d'Amos

30. Père Marc Soyer, vicaire provincial de France de 1991 à 1997. Actuellement supérieur de la maison mère des spiritains, 30 rue Lhomond.



18, rue Plumet, Paris 15<sup>e</sup>, l'actuelle maison mère des Spiritains.  
Une équipe au travail durant le chapitre général de 1995.



tout cela. En faisant une relecture de cette option : transférer la Maison-mère de Boulogne à Plumet, je réalise combien l'Esprit-Saint était là, présent au cœur du discernement avec le Conseil général de cette époque. Regardons aujourd'hui : toutes les chambres sont occupées, nous pouvons accueillir nos Sœurs, nos familles, nos amis, sans trop calculer... Rendons grâce au Seigneur de ce qu'il nous prend par la main et nous conduit. »

Ces quelques pages d'histoire illustrent une des constantes de la vie spiritaine : la mobilité. Une mobilité faite d'attention aux signes de l'Esprit et de disponibilité aux événements... Il est probable que la jeune génération devra s'en inspirer !

Gérard Cholvy

# Frédéric Ozanam

*L'engagement  
d'un intellectuel catholique  
au XIX<sup>e</sup> siècle*



Fayard

**Frédéric Ozanam  
et  
François Liberman**

*Quelques réflexions  
à partir d'un grand livre  
de Gérard Cholvy*

Paul Coulon \*

Gérard Cholvy, avec toute la science d'une vie consacrée à l'histoire religieuse contemporaine et tout le temps libre (?) laissé par l'arrivée à la retraite universitaire, a fait paraître, en 2003, un maître livre – un *opus magnum*, un « chef-d'œuvre » au sens ancien des compagnons – consacré à Frédéric Ozanam<sup>1</sup>. Plus j'avais dans la lecture de ce qu'il faut bien appeler un « pavé » impressionnant, plus je me disais qu'Ozanam avait bien de la chance d'avoir trouvé pareil biographe<sup>2</sup> ! Et la jalousie s'éveillait en moi, qui voudrais

\* Voir la présentation de l'auteur à la fin de l'article.

1. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. Fayard, 2003 (réédition 2006), 784 p., 28,00 €.

2. Sur l'ensemble de l'œuvre de Gérard Cholvy, voir : Dominique AVON et Michel FOURCADE, *Mentalités et croyances contemporaines. Mélanges offerts à Gérard Cholvy*,

bien pouvoir écrire pareille somme sur Libermann, avec autant de science, d'intelligence et d'empathie ! Mais, en même temps, quelle jubilation, quel festin intellectuel ! Car l'arc temporel ici présenté à partir d'Ozanam et étudié à fond – 1813-1853 – recouvre quasiment la chronologie libermannienne (1802-1852). Si bien qu'au cours de la lecture, je ne faisais que d'aller de l'un à l'autre, d'Ozanam à Libermann, fasciné par les différences et les ressemblances de ces deux hommes si importants tous les deux pour leur époque – chrétiennement parlant – et tous les deux à la postérité mondiale, étant donné ce qu'ils ont engendré dans l'histoire de l'Église. *In illo tempore*, les aléas providentiels les avaient fait se rencontrer une seule et unique fois, pendant quelques semaines, à Lyon, à l'automne 1839<sup>3</sup>.

Ma lecture s'est accompagnée de multiples notes que je destinais non à une recension classique mais à un article dans *Mémoire Spiritaine* autour de ces deux figures capitales. Le mieux est souvent l'ennemi du bien. J'ai trop attendu, et j'ai perdu le fil conducteur de mes notes gribouillées ! J'ai donc repris et achevé une deuxième lecture de ces 700 pages ! Vraiment, toute bibliothèque d'histoire se devrait de posséder cet ouvrage, et singulièrement toute bibliothèque spiritaine : nous sommes là en présence d'une véritable somme sur tous les aspects religieux du premier dix-neuvième siècle : il ne s'agit pas là, en effet, d'une hagiographie – dans le style précisément de celles qui ont poussé comme champignons au dix-neuvième –, mais d'une biographie telle qu'on les conçoit aujourd'hui, « dans le continuel dialogue entre le personnage et les hommes et événements de son temps, en vue d'une histoire "globale" <sup>4</sup> ». Gérard Cholvy nous offre une Vie de saint – de *Bienheureux* plus exactement !

---

Université Paul-Valéry-Montpellier 3, Montpellier, 2003, 643 p. Son ouvrage le plus connu reste : G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Toulouse, Privat (" Bibliothèque historique Privat "), t. I : 1800-1880, 1985, 352 p. ; t. II : 1880-1930, 1986, 460 p. ; t. III : 1930-1988, 1988, 569 p. (en collaboration). Cette somme a été reprise récemment (revue, refondue, réactualisée) chez Privat en plusieurs petits volumes, et complétée par un volume sur le plus contemporain (donc le plus controversé) : Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, *Le Fait religieux aujourd'hui en France. les trente dernières années (1974-2004)*, Paris, Cerf, 2004, 412 p. Pour les plus pressés et moins argentés, dans la collection « poche » du Seuil, Points-Histoire, n° H290, l'excellente synthèse sur le XIX<sup>e</sup> : *Christianisme et Société en France au XIX<sup>e</sup> siècle*.

3. Cf. Paul COULON, « Libermann chez Frédéric Ozanam, en décembre 1839 : l'embellie de Lyon ou la grâce de Fourvière », *Mémoire Spiritaine*, n° 6, deuxième semestre 1997, p. 7-36.

4. B. PLONGERON, *Religion et Sociétés en Occident (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). Recherches françaises et tendances internationales (1973-1981)*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Centre national de la recherche scientifique (coll. " Synthèse et Documentation "), Centre de documentation sciences humaines, 1982, p. 255.

– recevable par nos contemporains : on y voit l'évangile et la grâce à l'œuvre dans l'épaisseur d'une vie d'homme inextricablement mêlée à tous les combats de son époque, complètement sur terre avant d'être au ciel. Ajoutez à cela la fascination – et Jean-Paul II ne s'y est pas trompé, qui l'a béatifié le 22 août 1997, à Notre-Dame de Paris, lors des Journées mondiales de la jeunesse – d'un modèle de sainteté peu proposé jusqu'alors : celle d'un laïc marié, très amoureux de sa femme, et d'un père de famille ; d'un homme formidablement doué pour les amitiés ; d'un intellectuel, publiquement engagé comme chrétien dans les débats universitaires, sociaux et politiques de son temps. Mais peut-être faut-il tout d'abord rappeler les grandes lignes de son itinéraire, avant de relever quelques ressemblances et différences avec Libermann ?

### Parcours biographique

Né à Milan le 23 avril 1813, mort à Marseille le 8 septembre 1853, Frédéric Ozanam a été, selon Lacordaire, l'une des figures les plus marquantes du catholicisme au XIX<sup>e</sup> siècle.

Après ses classes secondaires à Lyon, durant lesquelles il surmonte une crise religieuse, il se rend à Paris pour ses études universitaires. La défense de la vérité et l'engagement social constitueront deux pôles de sa brève mais généreuse existence.

En 1833, il fonde, avec quelques amis, la *Société de Saint-Vincent de Paul* qui a essaimé sur les cinq continents. Il est également à l'origine des célèbres Conférences de Notre-Dame, à Paris.

Titulaire de la chaire de Droit commercial à Lyon, puis professeur de Littérature étrangère à la Sorbonne, il se livre à l'étude de la civilisation chrétienne aux temps barbares, de Dante et de la littérature dans l'Italie du Moyen âge.

En 1848, il participe à la fondation du journal *L'Ère nouvelle*, où il s'attache à « faire passer l'esprit du christianisme dans les institutions républicaines ». Il se présente, la même année, aux élections à l'Assemblée nationale. Son programme audacieux procède d'une intuition prophétique qui lui fait pressentir le fossé grandissant entre forts et faibles, riches et pauvres.

Sa santé l'ayant éloigné prématurément de l'enseignement, considéré par lui comme un apostolat, il consacre ses ultimes forces à ses recherches scientifiques et à la *Société de Saint-Vincent de Paul*, avant de s'éteindre, à 40 ans, dans un abandon total à Dieu.

## Deux types d'hommes bien différents <sup>5</sup>

Comme cela est contesté, n'insistons pas sur les origines juives des Ozanam (p. 13-15) : on le croyait dans la famille, nul doute que cela ait pu rapprocher Libermann d'Alphonse et Frédéric Ozanam lorsqu'ils se rencontrèrent.

Le père de Frédéric est un médecin aux curiosités encyclopédiques et aux multiples relations (p. 38), alors que le rabbin de Saverne s'enferme dans l'encyclopédie du Talmud et ne fraie pas avec grand monde. Dès sa naissance à Milan, puis par ses voyages à travers la France et l'Europe comme étudiant et professeur, Frédéric Ozanam bénéficie d'une formidable ouverture au monde de son temps, alors que Libermann passe du quartier juif de Saverne au monde clos des séminaires de Saint-Sulpice, et ne verra son horizon s'élargir – certes jusqu'aux extrémités du monde par ses disciples – qu'à partir de 1839 lorsqu'il se rendra à Rome.

Les deux hommes s'inscrivent dans des paysages intellectuels totalement différents. Universitaire, Ozanam, sa vie durant, aura des lectures très étendues (p. 519) et ses lettres s'y référeront constamment. On serait bien en peine de trouver l'équivalent chez Libermann. Jamais ce dernier ne renvoie à une source écrite, ou quasiment, alors que son ami Luquet barde toujours ses rapports à Rome de multiples références. On a l'impression que Libermann agit beaucoup plus par entretiens et contacts avec les personnes, par exemple avec les capitaines des ports pour l'Afrique.

Libermann serait-il plus auditif, et Ozanam plus visuel ? Lui comme Ozanam ont été de grands « épistoliers » dont la correspondance a été éditée – de façon rigoureusement scientifique et critique pour Ozanam, ce qui n'est pas le cas pour Libermann. Plus de 1800 lettres pour ce dernier, un peu moins de 1500 pour Ozanam. Mais il s'agit de correspondance très différente, non seulement sur le fonds – ce qui est normal : un universitaire, un directeur spirituel et supérieur de société missionnaire –, mais dans la forme et le style (et le style, c'est l'homme !). Les lettres d'Ozanam sont remplies de renseignements multiples, de notations vivantes, de descriptions, d'images, toutes choses presque totalement absentes de celles de Libermann. Autant les lettres d'Ozanam sont pleines de renseignements très divers et concrets sur son époque, autant celles de Libermann sont pauvres en ce domaine et ne nous

---

5. Les indications de pages entre parenthèses, données en cours de texte, renvoient aux passages de l'ouvrage de G. CHOLVY traitant des points abordés.

apportent comparativement que peu de chose sur le contexte dans lequel il vit. D'où la difficulté d'écrire une biographie de Libermann « dans son temps », car il faut aller chercher ce temps ailleurs que dans sa correspondance, alors que celle d'Ozanam est bruisante de toute l'histoire du temps (politique, économique, sociale, culturelle, religieuse). On trouve en permanence sous la plume d'Ozanam les noms de Chateaubriand, de Lamartine, de Ballanche, d'Ampère, de Guizot et de Lamennais (Félicité de) : à une ou deux exceptions près, aucun de ces noms n'apparaît dans le *corpus* libermannien.

### Même époque, mêmes lieux, même contexte religieux

La richesse de l'ouvrage de Gérard Cholvy vient de ce qu'il est tissé de citations empruntées à la correspondance d'Ozanam : c'est Frédéric qui parle, que nous écoutons, que nous découvrons. Et c'est une voix qui n'est pas loin dans le passé ; au contraire, elle est singulièrement proche, amicale, passionnante... La richesse de ces citations, complétées par l'érudite mise en scène du biographe pour ce qui est de l'époque et des lieux, apporte aux « libermanniens » quantité de lumières et de perspectives intéressantes.

On notera que, pour avoir été différente de celle de Jacob Libermann à Metz entre 1824 et 1826, la crise de la foi vécue par Ozanam (p. 83s) a également été très forte, et à peu près à la même époque (1827-1829). Et c'est là que le livre de G. Cholvy est éclairant, car il dessine admirablement le paysage religieux français du premier dix-neuvième siècle, commun à Ozanam et à Libermann : le climat antireligieux des années 1825-1830 (p. 80) ; ce qu'Ozanam appelle, en 1835, « la résurrection religieuse de la société actuelle » (p. 222), avec une mise au point intéressante pour les spiritains sur l'année 1840 (p. 331) et une excellente synthèse sur le réveil catholique des années 1834-1848 (p. 482s).

Et puis, comment les spiritains, établis sur la Montagne Sainte-Geneviève depuis leur fondation en 1703, ne seraient-ils pas passionnés par tous les détails contenus dans l'ouvrage sur les quartiers de l'actuel V<sup>e</sup> arrondissement et donnés au fur et à mesure que s'y déroule la vie de l'étudiant, puis du professeur de Sorbonne : le quartier du Panthéon (p. 144-145) ; la rue des Fossés-Saint-Victor (p. 148) ; la rue des Grès (p. 149-150) et le quartier Mouffetard (p. 246-247) avec l'omniprésente sœur Rosalie, dont nous reparlerons (p. 255-256, 296).

Si on ne voit pas Libermann se déclarer cartésien et faire un éloge émerveillé de la raison comme Ozanam (p. 174), il se serait assez bien retrouvé

avec lui sur la dénonciation, assez biblique, des fausses séductions de la raison et des grands hommes : « Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. » (1835, p. 183)

De même, on a regretté que Libermann n'ait pas été plus œcuménique au sens actuel dans ses jugements sur les protestants, mais il ne faut pas rêver ni faire d'anachronisme : Ozanam n'est pas plus ouvert, car c'est l'époque qui le veut (p. 535).

Avant de passer plus particulièrement aux questions sociales, politiques et missionnaires chez Ozanam et Libermann, terminons par un point particulier, mais bien révélateur, de cette biographie contemporaine d'un saint qui n'est point de marbre. Nous voici, en effet – et ce n'est pas trop tôt ! –, en présence d'une vie de Bienheureux authentique, dont on nous dit – parce qu'il en est question dans sa correspondance et qu'on ne l'a point censurée – qu'il avait une sexualité et qu'il a eu des problèmes (p. 160, 228). Ô bienheureuse humanité ! Et qu'ensuite, fort normalement, après avoir opéré un discernement quant à une possible vocation sacerdotale, il a été très amoureux de son Amélie de fiancée (p. 423-426), devenue sa femme et dont la grossesse lui a donné bien du souci jusqu'à ce que la naissance de la petite Marie en fasse un père comblé, devenant poète en alexandrins pour l'une et l'autre (p. 555-564)...

### **Même passion, même combat, même inspiration**

#### *Les pauvres et la mission*

De nombreuses citations et notations montrent combien Ozanam a été un meneur d'hommes influent par sa pensée et par sa vie, fidèle en amitié, amateur de longues discussions où l'on refait le monde... L'équipe qui entourait Ozanam, notamment dans le cadre de la *Société de Saint-Vincent de Paul*, n'est pas sans rappeler le petit groupe de l'Œuvre des Noirs dont Libermann faisait partie et dont il était le meneur (p. 197, 250). Ozanam et Libermann, au-delà de leurs différences, semblent bien avoir eu une identique inspiration évangélique et une commune lecture des signes des temps, face aux grandes questions de leur époque concernant l'Église, les pauvres, la mission.

Frédéric Ozanam est connu de la France entière comme l'un des fondateurs, à Paris, le 23 avril 1833, de la première Conférence de Charité, qui deviendra

la *Société de Saint-Vincent de Paul*. Dans la capitale où il arrive comme étudiant, fin 1831, sa vocation pour les pauvres naît dans un groupe animé par Emmanuel Bailly et la sœur Rosalie, de la communauté des Filles de la Charité, sise rue de l'Épée-de-Bois, près de l'église Saint-Médard (p. 246-247, avec bibliographie). À la même époque, le jeune Frédéric Le Vasseur, malade, est accueilli par la sœur Rosalie, à côté de sa communauté, pendant deux ans (1832-1833) ; il consacre son temps « à voir les pauvres de sœur Rosalie ». Influence décisive qui le tourne vers les pauvres de son île Bourbon et fera de lui l'initiateur de l'*Œuvre des Noirs* dans laquelle entrera Libermann...

Revenu à Lyon fin 1835, Ozanam, au souci des pauvres de France, ajoute l'ouverture à l'universel (p. 482), le souci missionnaire si puissant à Lyon (Pauline Jaricot et consorts). Il devient même le principal rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi* (p. 544-551). En route pour Rome où il va soumettre son projet missionnaire, en décembre 1839, Libermann s'arrête à Lyon. C'est à la famille Ozanam qu'il demande l'hospitalité, le 7 décembre. L'aîné, l'abbé Charles, qu'il a connu au séminaire Saint-Sulpice, est absent pour cause de missions paroissiales dans l'Ain. Frédéric est seul à la maison, avec la vieille bonne de la famille. Il prépare pour le 16 décembre la leçon d'ouverture du cours de droit commercial qu'il va inaugurer à la Faculté de Droit. Libermann et lui vont être ensemble pendant trois semaines. On peut supposer que, malgré sa discrétion sur les raisons de son voyage à Rome, Libermann a dû entretenir son hôte de son projet pour les Noirs (p. 552).

Si Ozanam a ajouté au souci des pauvres celui des peuples lointains à évangéliser, dans un mouvement inverse mais de semblable inspiration, Libermann, devenu supérieur d'une société missionnaire pour les colonies et l'Afrique, ne pourra passer à côté des pauvres de France, pauvres de pain et pauvres d'Évangile : « Je voudrais former une œuvre qui s'étende à toutes les classes pauvres... » (27 mai 1847, à M. Germainville). Et il passera à l'acte, notamment à Paris, après la révolution de 1848. Dès le 11 février 1849, il ouvre la chapelle du séminaire du Saint-Esprit à l'Œuvre des pauvres ouvriers. Sœur Rosalie, la figure la plus connue du quartier Mouffetard, y participe. Il y aura très vite des réunions tous les soirs dans la chapelle, car à celles des ouvriers, se sont ajoutées celles des militaires et celles de la Sainte-Famille. Tous les soirs, la chapelle envahie ! Qu'on mesure le « dérangement » provoqué à la tranquillité du séminaire !...

### *La réforme de l'Église*

Lacordaire situait le contexte de la vie d'Ozanam en écrivant : « Une révolution avait changé le monde et changé dans le monde la situation de l'Église. » Là aussi, Libermann et Ozanam se retrouvent dans un identique et audacieux diagnostic sur leur époque.

Le 22 février 1848, Ozanam écrit à son ami Théophile Foisset, effrayé de ce qu'il ait dit dans *Le Correspondant* « Passons aux barbares et suivons Pie X » : « Je crois voir le souverain pontife consommer ce que nous appelions de nos vœux depuis vingt ans – la délivrance de l'Église par la sécularisation de l'État –, passer du côté des *barbares*, c'est-à-dire de la démocratie, parce qu'il sort du clan des rois, des hommes d'État de 1815, pour aller au peuple. » (excellente exégèse de ce texte, p. 591-592).

Le laïc Ozanam à son frère prêtre, le 21 avril 1848 : « Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. »

Libermann écrit au sulpicien Gamon, le 20 février 1848 : « Le mal du clergé a toujours été, dans ces derniers temps, qu'il est resté dans l'idée du passé [...] Vouloir se cramponner au vieux temps, et rester dans les habitudes et l'esprit qui régnait alors, c'est rendre nos efforts nuls, et l'ennemi se fortifiera dans l'ordre nouveau. Embrassons donc avec franchise et simplicité l'ordre nouveau et apportons-y l'esprit du saint Évangile... » Et le 13 février 1849, à une réunion de prêtres, rue des Postes : « Aujourd'hui de nouveaux besoins se font sentir ; chaque prêtre, sans sortir néanmoins de la position où il se trouve placé, doit étudier ces besoins, sonder les plaies de la société, et saisir toutes les occasions qui lui sont offertes dans sa position pour apporter un remède ou un soulagement à ces plaies et à ces besoins. [...] de là pour le prêtre l'obligation plus étroite d'éviter tout sentiment et toute apparence de hauteur dans ses rapports avec les pauvres, avec les ouvriers. Il doit se faire petit et simple. »

### **Vies parallèles qui se rejoignent dans l'Infini**

Libermann et Ozanam ont eu une vie brève mais intense, et sont morts à une année d'intervalle. Tous les deux ont été passionnés par la propagation de la foi dans le monde, ici et partout. En professeur d'université (à Lyon puis à la Sorbonne), Ozanam se penchera sur l'apparition historique de la *civilisation chrétienne* ; en homme de foi, il se demandera comment l'Église pourra

effectuer de nouveau un *passage aux barbares*, aux nouveaux barbares de la société industrielle naissante. Libermann, de son côté, réfléchira dans son action missionnaire sur le même problème, fondamentalement : comment l'Église peut *passer aux Nègres* (il le dit de façon équivalente) en apportant la foi – et aussi la civilisation – mais pas l'Europe...

Balzac, l'exact contemporain de Libermann, termine en 1847 ce qui sera son dernier roman : *L'Envers de l'histoire contemporaine*. Il clôt la *Comédie humaine* en l'ouvrant sur un mystère à l'opposé de ceux qu'Eugène Sue a développé, en 1842-43, dans son feuilleton *Les Mystères de Paris* où il n'est question que de crimes et de corruption, du visible en somme... Dans son *Envers de l'histoire*, par contre, Balzac montre que la vie parisienne est irriguée par le fleuve invisible de la charité agissante, engendré par la vie spirituelle d'un groupe de laïcs qu'il appelle les « Frères de la consolation »... Ils sont l'âme dans le corps, mais qui les connaît à Paris ?

Et pourtant, quand les masques de l'humaine comédie tomberont, quand l'envers sera remis à l'endroit, on s'apercevra que les grands hommes de la Montagne Sainte-Geneviève ne sont pas ceux du Panthéon, mais ceux du quartier Mouffetard, qui avaient noms : sœur Rosalie Rendu, Frédéric Ozanam, Frédéric Le Vasseur, Jean-Léon Le Prévost et François Libermann... Ils étaient les justes qui empêchaient le monde de se refroidir. Ils ne disaient pas « Enrichissez-vous ! » (Guizot) mais « Faites-vous pauvres ! Descendez au cœur du *mystère de la divine charité* ! Tout visage alors sera pour vous, – et votre visage sera pour tous –, épiphanie du Dieu fait homme. »

Voici une *infime* partie des réflexions que m'a suggérées le formidable ouvrage de Gérard Cholvy. Pour découvrir vous-même ce Bienheureux si proche de nous et si attachant qu'est Ozanam, n'hésitez pas à vous plonger dans la deuxième édition qui vient de sortir \*...

---

\* Paul Coulon, spiritain. Directeur honoraire de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine* (1995-2006), il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions – Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Aux éditions Karthala, il prépare le lancement, au printemps 2007, d'une nouvelle revue trimestrielle d'histoire consacrée aux missions chrétiennes – *Histoire & missions chrétiennes* –, dont il sera le rédacteur en chef.

# *Mémoire Spiritaine*

c'est aussi une collection de livres,  
complément de la revue :  
« Mémoire Spiritaine - Études et documents »  
(Diffusion : Éditions Karthala, Paris)

- 1 - René CHARRIER, *Les Frères Courage. Variations sur les Frères spiritains*, Paris, 1994, 240 p. dont 14 p. d'illustrations.  
Prix : 15, 24 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).
- 2 - Mgr GAY, *François Libermann. Les chemins de la Paix*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1995, 192 p.  
Prix : 9, 15 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).
- 3 - Jean ERNOULT, *Les Spiritains au Congo, de 1865 à nos jours. Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo*, Paris, 1995, 496 p., nombreuses illustrations : cartes, croquis, photos.  
Prix : 28, 20 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).
- 4 - Christian de MARE présente :  
*Aux racines de l'arbre spiritain : Claude François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et Études*, Paris, 1998, 424 p., avec 45 illustrations, relié.  
Prix : 26, 68 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).
- 5 - Jean ERNOULT,  
*Histoire de la Province spiritaine de France*, Paris, 2000, 454 p., nombreuses illustrations.  
Prix : 27, 44 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

## Nous avons lu...

**Guillaume YAMEOGO**, *Le clergé indigène en Afrique occidentale française de 1825 à 1942. Le cas spécifique du Burkina Faso*, Rome, Pontificia Universitas Gregoriana, 2004, 944 p.

Commençons par quelques chiffres : 944 pages, 3 973 notes de bas de page. Ces nombres imposants laissent deviner l'ampleur et le sérieux de cette recherche menée en vue d'un doctorat en histoire ecclésiastique, soutenu à l'Université Grégorienne de Rome. J'ajoute que le contenu du livre apporte ce que le titre annonce : la vie des séminaires existant entre 1825 et 1942 dans les territoires de l'AOF est traitée avec précision, et le Burkina Faso (patrie de l'auteur) fait l'objet d'un traitement beaucoup plus approfondi.

Mère Anne-Marie Javouhey se taille une incontestable image de pionnière dans le domaine de l'éclosion des vocations sacerdotales en Sénégambie à partir de 1822 : ce qui nous vaut 180

pages sur les trois premiers prêtres issus du Sénégal, ainsi que sur ceux qui seront envoyés se former en France et au Collège Pontifical Urbain de la Propagande à Rome.

Ensuite, l'auteur observe que l'évangélisation de l'AOF a été réalisée par trois sociétés missionnaires : les Pères du Saint-Esprit, les Missions Africaines de Lyon et les Missionnaires d'Afrique (connus également sous le nom de Pères Blancs). Les Pères du Verbe Divin ont eu des missions au Togo pendant le protectorat allemand (1892-1918) mais aucun séminaire n'y est apparu à cette époque. L'auteur décrit donc les réalisations menées, en matière de séminaires, par les Pères du Saint-Esprit (Sénégal et Guinée française, en 80 pages), par les Missions Africaines (Dahomey, Togo, Côte d'Ivoire, en 125 pages. Au Niger, il n'y a pas eu de séminaire), et par les Pères Blancs (Mali, en 90 pages ; Burkina Faso, en 380 pages).

Pour chaque territoire, il brosse un rapide survol de l'histoire de son

évangélisation (renvoyant aux bonnes études disponibles actuellement, dont il donne évidemment les références), puis il se plonge dans les archives des trois sociétés missionnaires pour en extraire tout ce qui concerne les séminaires. Il complète par ce qu'il a pu recueillir dans les séminaires eux-mêmes. Fort honnêtement, il indique les séminaires dans lesquels il n'a pas pu se rendre... mais qui sont quand même bien représentés par ce qu'il a pu trouver aux archives des Pères du Saint-Esprit et des Missions Africaines.

C'est donc une recherche fort systématique que l'auteur nous présente, avec de nombreuses et longues citations, qui mettent le lecteur en contact avec les acteurs et les documents originaux.

Trouve-t-on des bémols à formuler ou des erreurs à signaler ? Une œuvre d'une telle ampleur ne saurait en être exempte !

On s'étonne qu'il indique le fleuve Congo comme limite au Vicariat apostolique des Deux-Guinées, alors que les cartes de l'époque le font aller jusqu'au fleuve Orange (p. 83). Comment ne se réfère-t-il pas à la magistrale étude de Paul Coulon, Paule Brasseur et autres, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 941 p. ? Là, tout un chapitre aborde la question de ce Vicariat apostolique, et des premiers missionnaires qui s'y rendent en 1843 sous la direction de Mgr Barron. Et tout cela en renvoyant aux sources les plus sûres qui soient. Cela lui aurait évité l'erreur de nommer « Sacré Cœur de Marie » la

Société fondée par le P. Libermann, alors qu'il s'agit du « Saint Cœur de Marie » (p. 86, 90, 96, 97).

Autres regrets : il fait mourir le P. Planque en 1913, au lieu de 1907 (p. 287, note 3). Le premier vicaire apostolique du Dahomey n'est pas Paul Bricet (qui, en réalité se prénomme Hyacinthe), mais Louis Dartois (p. 288). Le premier prêtre indigène des Missions de Lyon n'est pas l'abbé Thomas Mouléro, mais l'abbé Paul Emécété, huit ans plus tôt (p. 325).

L'auteur attribue l'évangélisation de la Côte d'Ivoire aux « pionniers de la Société des Missionnaires d'Afrique » (c'est le nom des Pères Blancs), alors qu'il s'agit des Pères des Missions Africaines (de Lyon) (p. 321). Quelques erreurs dans la numérotation des volumes consultés à la Propagande (il s'agit du vol. 9 et non pas 8 dans les notes 77, 78, 79, 82 de la page 301 ; dans les notes 104, 105, 106, 107 de la p. 307, etc.).

Dans ses conclusions générales, l'auteur souligne que plusieurs des premiers prêtres indigènes entrèrent chez les Pères du Saint-Esprit et chez les Pères Blancs. « Ce phénomène ne toucha pas les missions confiées aux Pères de Lyon. Comment expliquer ce phénomène ? Y furent-ils poussés ? » (p. 906). Il en reste aux questions, alors que les « Pères de Lyon » lui auraient volontiers indiqué leur réponse s'il la leur avait demandée : « Nous venions pour développer une Église locale, diocésaine. Nous nous interdisions d'en détourner des membres pour les envoyer

servir dans d'autres pays ». (Ces raisons disparaîtront dans les années 1980, quand les effectifs diocésains africains exploseront : alors les Missions Africaines ouvriront leurs portes à des Africains.)

En p. 908, l'auteur reconnaît les limites de sa recherche : elle n'a été menée que dans des « dossiers ». Il reste donc à la compléter sur le terrain, auprès de sources orales. Il reconnaît qu'elle reflète principalement le point de vue des Européens qui se sont exprimés dans ces dossiers : il faut maintenant recueillir celui des Africains. Pour que « se lève le voile sur la vie du clergé indigène », je lui suggère d'être attentif à recueillir les aspects qu'on a tendance à taire ou à cacher : les prêtres qui ont quitté la vie sacerdotale après leur ordination (cela mettra en lumière les difficultés que rencontrent les prêtres). Ou encore ceux qui ont quitté le séminaire : on verra apparaître les pressions des familles, désireuses de s'assurer une descendance... ou de placer un de leurs membres dans la fonction publique, afin de recevoir un salaire qui leur permette de scolariser les petits frères.

Ne boudons pas notre plaisir : Guillaume Yaméogo nous offre là un bel ouvrage, solide, clair et agréable à lire, qu'on peut déjà considérer comme un ouvrage de référence pour la période étudiée.

*Pierre Trichet*  
Archiviste général  
de la SMA, Rome

**Annie VOISIN, *Un missionnaire nantais et la colonisation du Dahomey. Alexandre Dorgère (1855-1900)*, Paris, Afridic, 2005, 435 p.**

Madame Annie Voisin, professeur de lettres à Nantes, vient de faire paraître un ouvrage fort bien écrit et facile à lire. M. Tidjani-Serpos, béninois, sous-directeur général de l'Unesco, département Afrique, en a signé la préface.

Le père Alexandre Dorgère est né à Nantes dans le quartier pauvre des ponts en 1855. Entré aux Missions Africaines de Lyon, il est envoyé en 1881 dans ce qui sera plus tard le Dahomey ; il appartient aux premières générations de missionnaires de cette région puisque les deux premiers, les pères Borghero et Fernandez, débarquèrent à Ouidah en avril 1861.

C'est l'époque de la conquête coloniale de la part des puissances européennes ; la Conférence de Berlin, en 1884-1885, délimite les sphères d'influence. Dans cette région, la France a déjà obtenu un protectorat sur le royaume de Porto-Novo, contre les Anglais installés à l'est, au Nigeria, et elle essaie de s'appropriier le royaume d'Abomey. L'Allemagne de son côté prend position dans ce qui deviendra le Togo.

C'est dans ce contexte que travaillent ces premiers missionnaires : arrivés avant la conquête coloniale, ils passent d'une région à l'autre, dans ce qui deviendra, de l'est à l'ouest, le Nigeria, le Dahomey-Bénin, le Togo. Le père Dorgère est alors appelé, en 1890, par le contre-amiral de Cuverville, commandant

la flotte française au large des côtes d'Afrique occidentale, à diriger une ambassade auprès de Béhanzin, roi d'Abomey, pour essayer d'éviter la guerre et l'annexion pure et simple de son pays, le Danxômê. Mission impossible pour plusieurs raisons ! Mais, entre Dorgère et Béhanzin, naît une solide amitié.

Le père Dorgère rentre en France en 1896. Après un séjour comme aumônier à Porquerolles, il devient, en 1898, curé de Sainte-Anne d'Évenos, paroisse du diocèse de Toulon. C'est là qu'il décède en février 1900, après avoir contracté la variole noire en soignant un gitan de passage. Cette maladie est alors si redoutée, qu'il meurt presque seul, et est inhumé quasi à la sauvette.

La lecture de ce livre est indispensable à qui veut se faire une idée des conditions de vie et de travail des missionnaires, il y a un peu plus d'un siècle, et connaître l'histoire de la conquête coloniale française dans cette région de l'Afrique. On peut alors se faire un début d'opinion sur le « rôle positif de la présence française outre-mer », et, auparavant, sur la façon dont la France s'y imposa.

Un regret de taille : que l'éditeur ait laissé imprimer cet ouvrage avec un nombre incalculable de fautes de français, dues non à l'auteure, mais à la saisie typographique et à la non relecture des épreuves.

Pierre Saulnier  
de la SMA  
Paris

**Bruno SEMPLICIO, *De Marion Brésillac (1813-1859), Évêque et Fondateur de la Société des Missions Africaines, Rome, Société des Missions Africaines (Hors commerce), 2005, 547 p.***

L'année 2006 marque le 150<sup>e</sup> anniversaire de la Société des Missions Africaines. Pour accompagner cet événement, le Généralat SMA a tenu à susciter et publier plusieurs livres sur le fondateur. C'est ainsi que, dès 2002, il a confié la rédaction d'une nouvelle biographie de Mgr de Marion Brésillac [MB] au père Bruno Semplicio, sma. Celui-ci est un des meilleurs connaisseurs du fondateur, puisqu'il est le postulateur de sa cause de béatification, et qu'il a déjà rédigé et déposé la « biographie documentée » exigée pour la *Positio*. C'est dire que le présent livre intègre les connaissances les plus récentes concernant MB, et qu'il a été rédigé avec « le soin méticuleux et fidèle » qu'on est en droit d'attendre d'un postulateur. L'auteur qui continue, aujourd'hui encore, à travailler sur les lettres écrites ou reçues par MB, sur ses activités, voyages, prédications, sur les témoignages recueillis à son sujet, fait participer ses lecteurs à ses découvertes en leur proposant d'assez longues citations extraites des documents originaux : il aime laisser parler les textes.

Pour faciliter la consultation de son livre, l'auteur suit la chronologie de la vie de MB : son ordination sacerdotale dans son diocèse de Carcassonne ; son admission aux Missions Étrangères de Paris ; son activité missionnaire en Inde,

où il reçoit l'ordination épiscopale lorsque Rome lui confie la charge du vicariat apostolique de Coïmbatore ; son échec à trouver des réponses satisfaisantes concernant l'attitude à adopter face aux coutumes indiennes (« rites malabares »).

MB se résigne alors à rentrer en Europe, à démissionner de sa charge de vicaire apostolique. Il n'a que 41 ans : il se sent le désir et la force de reprendre une vie missionnaire en Afrique, là où la Congrégation de la Propagande voudra l'envoyer. Le cardinal Barnabò, qui dirige alors ce dicastère, l'oblige moralement à fonder une société qui puisse assurer une continuité missionnaire.

MB parcourt la France, à la recherche d'hommes et d'argent. Bien qu'il ait fait savoir clairement qu'il souhaitait être envoyé au Dahomey, c'est la Sierra Leone qui lui est attribuée. Il se rend donc à Freetown. Six semaines après son débarquement, il meurt, victime de la fièvre jaune. Il en va de même pour les quatre confrères SMA en poste avec lui. Heureusement, en France, son bras droit, le père Planque, va continuer l'œuvre.

On l'a dit, l'auteur fournit des citations nombreuses et assez longues, qui permettent aux lecteurs de découvrir par eux-mêmes comment telle information nous est parvenue. La recherche d'un élément est facilitée par une table des matières très détaillée : le titre de chaque chapitre comporte toujours l'indication des années qui y sont étudiées (ex. : « Le stage et la première mission, 1842-1843 »). Les intertitres sont nombreux et leur formulation est descriptive (ex. :

« Un temps de formation à Pondichéry » ; « Missionnaire à Salem »). Deux pages de repères chronologiques offrent un aperçu synthétique, précis et fouillé, de la vie de MB. Des index, distincts pour les personnes et les lieux, permettent de se reporter aux pages où ces noms sont cités.

Trouve-t-on des regrets à formuler ? Oui, bien sûr. L'un concerne la disparition des descriptions très vivantes et colorées des voyages de MB, ou de ses réactions face à certaines situations, que MB a consignées dans plusieurs cahiers d'un *Journal d'un missionnaire*. MB était doté d'une vive sensibilité et trouvait aisément les mots pour décrire ses impressions. B. Semplicio fait l'économie de ces éléments lyriques, laissant ses lecteurs se reporter à l'œuvre originale (il indique les titres des recueils qui sont aujourd'hui imprimés). Il se concentre sur les faits et sur les enjeux, et il s'en justifie dans l'avant-propos : « Un choix a été nécessaire [...] pour ne pas aller trop dans les détails, pour satisfaire à la fois les lecteurs qui s'arrêtent volontiers aux événements et ceux qui s'intéressent particulièrement aux idées. »

Autre regret : les index des noms propres (personnes et lieux) ne sont pas exhaustifs : le nom de tel confrère des Missions Étrangères qui a écrit à MB, le nom de tel curé qui l'a invité à prêcher, celui de tel séminariste qui n'a pas donné suite à une demande de renseignements, etc., figurent bien dans le texte du livre mais sont absents de l'index. L'auteur a-t-il voulu ne garder que les noms qu'on pourrait avoir à rechercher ? D'après quels critères ?

L'auteur est italien. Il a tenu à rédiger son livre directement en français. Certaines tournures le trahissent. Une correction plus énergique de son texte aurait permis de ne pas laisser subsister bien des fautes qui n'échapperont pas à un lecteur tant soit peu attentif.

Mais ne boudons pas notre plaisir : B. Semplicio nous offre une biographie bien documentée, rédigée en tenant compte de la sensibilité d'aujourd'hui, agréable à lire, facile à consulter. C'est un instrument de travail bienvenu.

*Pierre Trichet*  
*Archiviste général*  
*de la SMA, Rome*

**Joe EGAN, Brendan McCONVERY** (ed.), *Faithful Witness. Glimpses of the Kingdom Essays in honour of M. Anthony Geoghegan cssp and Vincent MacNamara sps.*

*[Témoignage fidèle. Aperçus du Royaume. Contributions en l'honneur de M. Anthony Geoghegan cssp et Vincent MacNamara sps].*

**Milton Institute of Theology and Philosophy, Dublin, 2005, 398 p.**

Depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, Kimmage Manor, dans la banlieue de Dublin, a été le grand séminaire de la province spiritaine d'Irlande. Des milliers de futurs missionnaires y ont été formés, qui, par la suite, ont travaillé dans des missions du monde entier, principalement en Afrique et en Amérique du Sud. À partir des années 1970, le nombre des

recrues dans la branche missionnaire de l'Église a connu une baisse drastique et l'avenir des grosses institutions comme Kimmage Manor est devenu un souci majeur pour les congrégations religieuses.

Une des réponses apportées, parmi beaucoup d'autres, a consisté à se réunir avec d'autres congrégations religieuses ou avec des séminaires diocésains pour la partie académique de la formation. Mais, pour beaucoup, le contrôle exercé sur le contenu et le style de la formation s'en trouva grandement réduit, et les orientations spécifiquement missionnaires du programme académique, qui leur avaient donné tant de satisfaction, ne devinrent bientôt plus qu'un souvenir, sauf pour ceux qui avaient pu former un consortium académique avec d'autres institutions partageant le même esprit missionnaire.

Dans les années 1980, ce fut la voie que choisirent les spiritains et une dizaine d'autres congrégations et sociétés, masculines et féminines. Elles tombèrent d'accord sur un partenariat pour former un centre de théologie missionnaire : le *Kimmage Mission Institute (KMI)*. La tâche de donner corps à cette vision incombait au premier Président et au Doyen académique, les pères Vincent MacNamara (Saint-Patrick Society) et Tony Geoghegan (spiritain), et ce recueil d'essais a été réalisé en leur honneur par l'ensemble des professeurs ordinaires ou occasionnels qui ont enseigné au *KMI* depuis plus de vingt ans.

L'ambition de l'Institut était d'élargir les frontières de la mission chrétienne en explorant les relations entre foi et culture,

et en amenant celles-ci à dialoguer entre elles. Concrètement, cela voulait dire essayer de conjuguer le théorique et le pratique, la réflexion systématique avec la sensibilité pastorale. La diversité du corps enseignant et des étudiants devait faire se rencontrer différentes cultures et expériences de foi, favorisant une approche dialogale qui serait un enrichissement pour l'Église et pour la théologie.

On trouve un reflet de cet idéal dans les 28 contributions qui composent ce volume. L'impressionnante expérience missionnaire et culturelle que représente l'ensemble des auteurs, donne une idée de la diversité de ce que l'on trouvait dans l'Institut : Brésil, Éthiopie, Angola, Irlande, Liberia, Sierra Leone, USA, Kenya, Chine, Pakistan, Namibie, Cameroun, Congo démocratique, Réunion, Maurice, et bien d'autres endroits de par le monde. Regroupées en quatre sections – autour des thèmes : Libération et réconciliation, Culture, Éthique et théologie missionnaire –, les contributions montrent une approche fondamentale commune, tout en nous invitant à considérer la diversité qui caractérise la mission comme un enrichissement, et non comme un danger.

Ce serait tout à fait inexact de suggérer que tout est parfaitement clair et net en ce qui concerne la mission, et les articles de ce volume, parfois, prennent des positions différentes sur les réalisations missionnaires et la théologie qui les sous-tend. Il n'y a aucune tentative pour camoufler ces différences

et ces tensions ; en fait, elles illustrent clairement les dilemmes auxquels est confrontée la mission d'aujourd'hui. Mais il n'y a là rien de nouveau, ni rien qui puisse faire obstacle à la construction du Royaume. Comme il est dit dans l'introduction à ces contributions, « le missionnaire contemporain ressemble beaucoup à Paul, qui finit par comprendre qu'il n'arrivait pas toujours à faire le bien qu'il désirait, mais qui finit aussi par voir que la puissance de Dieu était à l'œuvre en lui en dépit de sa faiblesse et de son péché, et que même ses épreuves et ses manquements pouvaient être porteurs de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. »

Vincent O'Toole, *cssp*  
archiviste, Chevilly-Larue

**Pietro LUPU, *Dieu dans la tradition malgache. Approches comparées avec les religions africaines et le christianisme*, Fianarantsoa-Paris, Éditions Ambozontany et Karthala, 2006, 189 p.**

Cet ouvrage constitue le prolongement de séminaires d'histoire des religions organisés dans les Universités de Tuléar, Tananarive et Tamatave. Les quatre parties qui le composent avaient été publiées par le passé dans des actes de colloques ou des revues spécialisées, mais ces textes étaient devenus peu accessibles. Réunis pour la première fois en tenant compte des apports récents de la recherche, ils forment un ensemble

tout à fait cohérent, enrichi par une sélection de documents.

Pietro Lupo entend examiner les divers discours élaborés à l'époque contemporaine, depuis l'extérieur comme depuis l'intérieur, sur la notion de « Dieu » dans la tradition malgache. L'entreprise s'inscrit donc dans une perspective d'anthropologie culturelle et d'histoire des représentations, où le regard et l'interprétation importent plus que d'éventuels faits objectifs.

L'auteur commence par des considérations assez générales. Il souligne que, dans des cultures excluant la notion de révélation, le discours sur Dieu procède d'une quête rationnelle, d'une inquiétude devant la mort, des débats entre dominés et dominants, ou de l'affirmation du pouvoir royal.

Après ces réflexions préliminaires, Pietro Lupo se penche plus précisément sur les représentations de Dieu dans la pensée traditionnelle malgache, s'appuyant avant tout sur des recherches qui concernent la région centrale de la grande île.

Il examine tout d'abord le discours extérieur, observant que des administrateurs coloniaux laïques, comme Augagneur, ont été amenés par leurs propres convictions à nier l'idée d'un monothéisme malgache, tandis que les missionnaires catholiques ou protestants ont valorisé cette notion dans le cadre de la doctrine des « pierres d'attente ».

L'auteur revient par la suite sur le discours élaboré par les chercheurs malgaches. Il observe que certains d'entre eux identifient le *Zanhary* avec un Dieu

créateur, afin de revaloriser la pensée ancestrale aux yeux de l'extérieur. Toutefois, l'auteur souligne qu'un tel rapprochement est assez hasardeux, le terme malgache renvoyant plutôt à l'idée d'Ancêtre fondateur d'un nouveau royaume ou de divinité source de fécondité.

L'auteur livre pour finir une réflexion générale sur la représentation de Dieu dans les pensées africaine et occidentale. Évoquant les travaux de Kagame sur l'aire culturelle bantou, il souligne que l'idée d'une divinité africaine transcendante, si elle n'est pas à exclure absolument, peut aussi être ramenée à un transfert opéré par des intellectuels chrétiens. Il retient pour sa part que la notion de Dieu dans la pensée africaine mêle éloignement et immanence, le sacré étant présent dans divers objets, alors que la conception chrétienne est marquée par une volonté de rupture avec la nature.

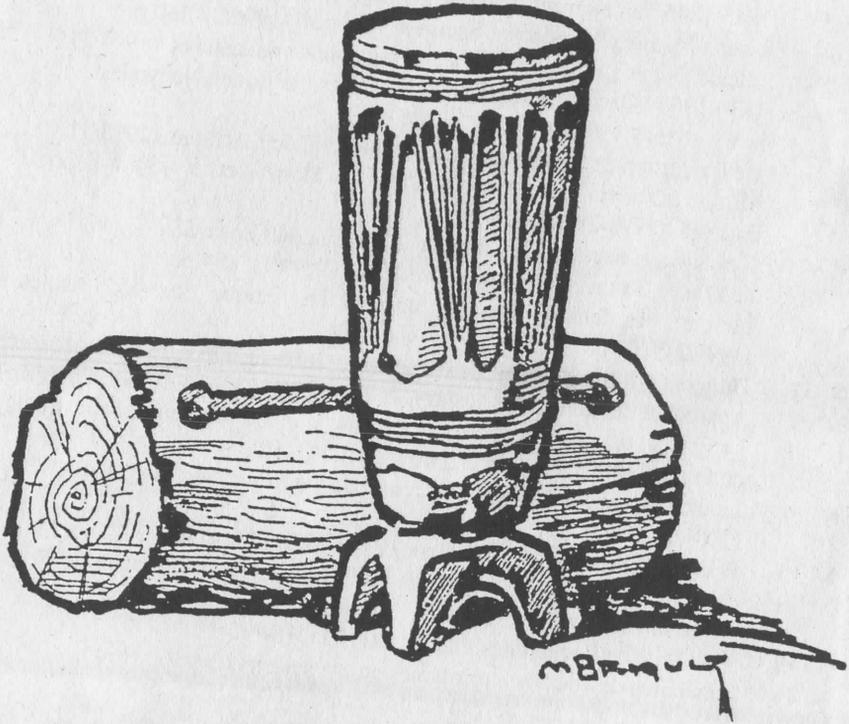
Certains spécialistes de Madagascar regretteront peut-être une approche parfois un peu trop générale. Cependant, à la fois claire et refusant les jugements simplistes, cette étude ouvre de nombreuses pistes de recherches. On y trouvera notamment de stimulantes réflexions sur les sources de connaissance de la pensée religieuse traditionnelle. La partie documentaire, qui juxtapose des textes liturgiques en malgache puis en français et les témoignages de différents missionnaires et voyageurs, mérite d'ailleurs qu'on s'y attarde.

Philippe Delisle  
Université de Lyon 3

# Tout Mémoire Spiritaine (1995-2006)

- N° 1 - De l'importance des Ancêtres pour inventer l'avenir... (1995/1), 160 p.  
N° 2 - Renouveau missionnaire et question de l'esclavage (1802-1848). (1995/2).  
N° 3 - 1845-1846 : un moment-clé pour la mission. (1996/1), 160 p.  
N° 4 - Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain. (1996/2), 160 p.  
N° 5 - Irlande, Nigeria central, Canada : affrontements de cultures. (1997/1).  
N° 6 - 1830-1850 : Ozanam, Libermann et d'autres : la Bonne Nouvelle aux pauvres. (1997/2), 184 p.  
N° 7 - De l'abolition de l'esclavage à la colonisation de l'Afrique. (1998/1).  
N° 8 - Mort et résurrection : le « Saint-Cœur de Marie » et le « Saint-Esprit » en 1848. (1998/2), 160 p.  
N° 9 - L'esclavage, négation de l'humain. Colloque du Centre Saint-Louis de France, Rome, 6 et 7 novembre 1998. (1999/1), 184 p.  
N° 10 - La part des femmes dans la mission en Afrique, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. (1999/2), 160 p.  
N° 11 - Du mont Kilimandjaro au fleuve Congo. (2000/1), 176 p.  
N° 12 - Approches des cultures africaines, de Mgr Le Roy à aujourd'hui (2000/2).  
N° 13 - La France, pays de missionnaires, Journée d'études du Centre Saint-Louis de France, Rome, 5 octobre 2000. (2001/1), 160 p.  
N° 14 - Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique. Mgr Augouard 1894. (2001/2), 176 p.  
N° 15 - François Libermann, d'hier à aujourd'hui. 1802-1852-2002. (2002/1), 184 p.  
N° 16 - Trois siècles d'histoire spiritaine. Préliminaires au Colloque de Paris. 14-16 novembre 2002. (2002/2), 184 p.  
N° 17 - À la suite de Poullart des Places. (2003/1), 184 p.  
N° 18 - Itinéraires de vocations spiritaines au XIX<sup>e</sup> siècle. (2003/2), 160 p.  
N° 19 - Haïti et les spiritains de 1843 à nos jours. (2004/1), 168 p.  
N° 20 - Heurts et malheurs missionnaires, début XX<sup>e</sup> siècle. (2004/2), 184 p.  
N° 21 - 10<sup>e</sup> anniversaire : De la mémoire à l'histoire. (2005/1), 172 p.  
N° 22 - Tenir le cap dans la tempête : J.-M. Bertout (1753-1832). (2005/2), 168 p.  
N° 23 - La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes. (2006/1), 184 p.  
N° 24 - De l'école talmudique (Metz) au baptême en Christ (Paris) : Libermann 1822-1826, à paraître, (2006/2), 184 p.

**Diffusion au numéro : Éditions Karthala  
22-24, Boulevard Arago 75013 Paris (France)**



## Sigles et abréviations

AN	Archives nationales, Paris.
<i>Ann. Prop. Foi</i>	<i>Annales de la Propagation de la Foi.</i>
ANSOM	Archives nationales, section outre-mer (Aix-en-Provence).
APF	Archives de la sacrée congrégation « de Propaganda Fide ».
Arch. CSSp	Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly (b. pour boîte).
Arch. Srs. sp.	Archives des Sœurs spiritaines.
BG	<i>Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.</i>
BPF	<i>Bulletin de la Province de France</i> (Congrégation du Saint-Esprit).
CS	<i>Cahiers spiritains</i> , Maison généralice, Rome.
CSJ	F. LIBERMANN, <i>Commentaire de Saint-Jean</i> (1895 ou 1988).
DC	<i>La Documentation catholique.</i>
Écr. (1959)	<i>Les Écrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places.</i> Ed. français-anglais, Duquesne University, Pittsburg, 1959, 297 p. (Ed. Henry J. KOREN).
Écr. (1988)	<i>Claude-François Poullart des Places, (1679-1709). Écrits,</i> Centre spiritain, Rome, 1988, 88 p. (Ed. Joseph LÉCUYER).
ES	<i>Écrits spirituels du Vénérable Libermann</i> , Paris, Duret, 1891.
ES Supp.	<i>Écrits spirituels du Vénérable Libermann</i> , Supplément, Paris, maison mère, 1891.
Jal ***	<i>Journal de communauté</i> (Nom de la communauté).
LS I, II, III	<i>Lettres spirituelles du Vénérable Libermann</i> 3 <sup>e</sup> édition, Paris, Poussielgue, [1889], 3 volumes.
LS IV	<i>Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de</i> <i>la congrégation</i> , Paris, maison mère, [1889].
MC	<i>Les Missions catholiques.</i>
NB	Notice biographique.
ND I à XIII	<i>Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable</i> <i>François-Marie-Paul Libermann</i> (Ed. A. Cabon) Paris, maison mère (30, rue Lhomond), 1929-1941.
ND IX App.	Appendice au t. IX des ND, Paris, 1939.
ND XIII App.	Appendice au t. XIII des ND, Paris, 1941.
ND Compl.	<i>Notes et Documents. Compléments</i> , Paris, 1956.
NDH	<i>Notes et Documents relatifs à l'histoire de la Congrégation</i> <i>du Saint-Esprit sous la garde de l'Immaculé Cœur de la</i> <i>B.V. Marie, 1703-1914</i> , Paris, 30, rue Lhomond, 1917.

**Dans ce numéro 23 de *Mémoire Spiritaine*, 1<sup>er</sup> semestre 2006**

## **Liminaire**

*Paul Coulon* : Le compte à rebours a commencé

## **La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes**

*Pierre Trichet*

Le père Augustin Planque (1826-1907)  
et la création du vicariat apostolique du Dahomey  
confié à la Société des Missions Africaines

*René Charrier*

Notre agent à Corfou ou les aventures ioniennes  
du père Lœvenbruck (1848-1849)

*Bernadette Truchet*

Un début d'inculturation en Chine au XIX<sup>e</sup> siècle :  
le père Joseph Gonnet, jésuite (1815-1895)

*Gérard Vieira*

En des lieux et des temps agités, un missionnaire comme les autres :  
le père Joseph Ehrhart (1865-1949)

*Côme Kinita*

Le père Jean Morizur et la formation du clergé indigène  
en Afrique Équatoriale Française (1946-1953)

## **Chroniques & commentaires**

*Sœur Paul Girolet*

Petite chronique topographique et historique sur les déplacements  
de la maison mère des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

*Paul Coulon*

Frédéric Ozanam et François Libermann  
Quelques réflexions à partir d'un grand livre de Gérard Cholvy

## **Recensions**

*P. Trichet, P. Saulnier, V. O'Toole, Ph. Delisle* ont lu :  
Guillaume YAMEOGO, Joe EGAN et Brendan McCONVERY,  
Bruno SEMPLICIO, Pietro LUPO